

# 20 femmes architectes à suivre

## UN PALMARÈS POUR CRÉER DE NOUVEAUX MODÈLES D'ARCHITECTES

C'est pour donner aux femmes toute leur place, dans un monde de l'architecture qui peine à les rendre visibles, qu'AMC a lancé en janvier 2023 un appel à candidatures à destination des professionnelles âgées de moins de 40 ans, s'engageant dans la rectification du miroir déformant de la réalité de la profession d'architecte, que constituent les revues, plus enclines à entretenir des modèles masculins. Il n'y a pourtant pas d'évidence à fabriquer un dispositif de médiatisation non mixte. Au-delà de la question démographique, il en va d'une démarche éthique. « L'architecture est une entreprise collective, mais nous travaillons collectivement à l'ignorer », analyse l'historienne Beatrice Colomina dans Arch+ (février 2022). Or comment penser des espaces « inclusifs », « durables » et « adaptables », quand on est enfermé dans des schémas patriarcaux excluants ? Comment revendiquer une haute qualité architecturale, quand on marginalise la moitié du groupe auquel on appartient ?

Parmi la centaine de dossiers reçus, la rédaction a finalement sélectionné 20 architectes ou agences, dont la pratique est en phase avec les défis sociaux et environnementaux contemporains. L'occasion de broser, enfin, le portrait d'une génération de conceptrices et de faire connaître leur travail.

À ceux qui en douteraient encore, en voici donc l'éclatante démonstration : elles ne manquent pas, les jeunes architectes engagées, aux démarches exemplaires. Les 20 professionnelles et agences regroupées dans la 1<sup>re</sup> édition de ce palmarès se distinguent par l'acuité de leurs réponses aux défis vertigineux qui se posent aujourd'hui à l'architecture, dans les agences, les écoles et les institutions. Aiguë, leur conscience écologique infuse leurs manières d'être et de faire. Pourtant, à l'heure où il leur faut revoir certitudes constructives et habitudes processuelles, c'est le calme avec lequel elles transforment leur profession qui frappe en premier lieu. Elles le font sans moralisme, sans faire de la « frugalité », de « l'écoconstruction » ou de « la coconception » les étendards d'engagements distinctifs. Elles sont pourtant bien décidées à explorer une écologie exigeante, qui ébranle toutes les formes du projet depuis le travail des usages d'un lieu à celui de sa matérialité et de ses représentations.

En rupture avec leurs héritages, elles valorisent le travail sur et avec le déjà-là matériel et immatériel, humain et culturel, et envisagent la transformation d'un environnement bâti comme l'occasion de l'émancipation de ses habitants. Elles font de la nécessaire adaptabilité des espaces à des climats mouvants et des sociétés en crise le moyen d'interroger le rôle de l'architecte et les outils de l'architecture sur tous les terrains. Les terrains géographiques d'abord, tendus ou diffus, de 500 à 5 millions d'habitants. Les terrains pédagogiques, aux côtés des maîtrises d'ouvrage professionnelles ou non, et des étudiants des Ensa qu'elles accompagnent dans leur quête de nouveaux modèles. Sur le terrain des idées enfin, où elles participent au renouvellement des théories et des pratiques de l'architecture dans les laboratoires, les institutions et les agences.

Écouter ces architectes, c'est mesurer la radicalité tantôt hardie, tantôt pudique d'une génération prête à repolitiser l'engagement de l'architecte.

Margaux Darrieus,  
journaliste AMC, maîtresse de conférences à l'Ensa Paris-Malaquais,  
chercheuse au laboratoire ACS-UMR AUSser 3329



© Atelier 56S

# Atelier 56S

## Fanny Landeau

## DE LA RIGUEUR DU CONSTRUIT

À bien regarder les déjà nombreuses réalisations de l'Atelier 56S, on comprend que leur cohérence géométrique tient à la franchise de leurs systèmes constructifs. Insistant sur la massivité continue des refends ou sur la légèreté ponctuelle des ossatures, béton, pierre et bois témoignent de leur rôle partout où ils se déploient, en squelette ou en enveloppe. C'est sur le terreau de cette lisibilité que naissent les volumes compacts et la fonctionnalité des plans imaginés par une agence s'intéressant à tous les programmes et tous les contextes, des équipements de proximité des communes rurales bretonnes (mairie, écoles et centres de loisirs, salles polyvalentes) à 300 000 € de travaux, aux opérations immobilières de la métropole rennaise à plusieurs millions. Est-ce par pudeur que Fanny Landeau (\*) ne revendique pas travailler la tectonique, cette valeur ancestrale de la pratique architecturale qui noue un rapport étroit entre les identités structurelle et formelle d'une construction ? Face à l'hégémonie du vernaculaire pittoresque, il serait pourtant sain d'affirmer l'économie de moyens et la sobriété conceptuelle comme autre piste pour répondre aux enjeux de frugalité de la construction.

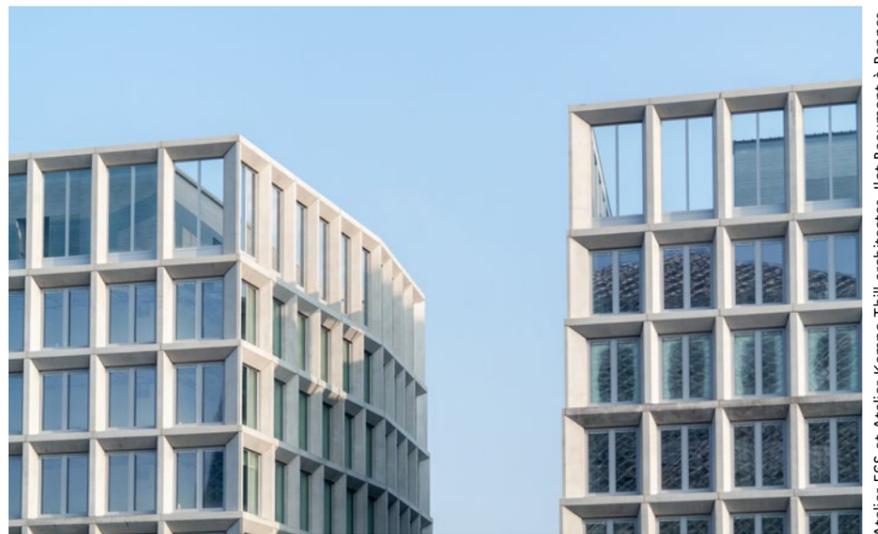
### —Interroger la stabilité

Cette "simple complexité" de l'architecture, Fanny Landeau, formée à l'Ensa Bretagne, la façonne depuis 2013 avec son associé José Prieto, formé au Chili. En Erasmus au Mexique, ils découvrent ensemble « l'architecture survivaliste » locale, qui dialogue intrinsèquement avec le climat, par sa structure. Une architecture qui, sous la contrainte sismique, doit interroger sa stabilité dès les premiers croquis. C'est l'adrénaline du projet qui les rassemble. Étudiants, ils multiplient les concours d'idées. À peine diplômés, ils se jettent sur les appels d'offres ouverts à l'étranger et les procédures adaptées. « Nous voulions faire, passer vite de l'idée au construit. » Paris se refuse à eux comme souvent aux jeunes professionnels sans référence ; la Bretagne les rattrape. Deux procédures adaptées remportées là-bas les décident à rentrer à Rennes en 2014. En 2019, la nomination au prix de la Première Œuvre de l'équipement mixte réalisé en centre-bourg de Bréal-sous-Vitré (Ille-et-Vilaine), adossé à la mairie existante sans mimer le bâti historique, reconnaît la justesse de leur approche. Quelques mois plus tôt, l'agence néerlandaise Kempe Thill les sollicite pour répondre au concours de l'îlot Beaumont à Rennes : 25 000 m<sup>2</sup> de logements et bureaux le long des voies de TGV. Changement d'échelle mais pas de méthode pour 56S : c'est dans la rencontre entre l'épure de la géométrie et l'économie de la structure que se niche la qualité d'habiter et de travailler en hypercentre-ville. L'austérité du rationalisme de l'îlot calme un peu le jeu au cœur de la collection de prismes et de résilles qui peuplent la ZAC EuroRennes, typique de la culture française de l'aménagement dans les années 2000.

### —L'atemporalité de la forme

D'après Fanny Landeau, la maquette accompagne la recherche patiente qui progressivement cadre l'intuition initiale, lui donne corps et cohérence. « Ce médium entretient une vision englobante du projet, à la différence de la représentation numérique en trois dimensions qui focalise le regard sur une série de petits éléments, sans permettre de penser ce qui les rassemble. Et puis une maquette, il faut que ça tienne ! » analyse l'architecte. Chez 56S, la synthèse au 1/20<sup>e</sup> et au 1/10<sup>e</sup> s'élabore en même temps que se règlent les implantations et les compositions géométriques des plans. C'est cette concomitance qui permet l'atemporalité de la forme à laquelle aspirent Fanny Landeau et José Prieto, et dont ils prennent soin jusque sur les chantiers qu'ils refusent de délaïsser. « L'architecture ne doit pas être démonstrative. Elle doit plutôt s'insérer calmement dans un contexte, détaille Fanny Landeau. Mais l'équilibre est délicat, car dans les petites communes dans lesquelles nous travaillons, les nouveaux équipements publics doivent s'annoncer pour être rapidement identifiés, et en même temps s'intégrer dans un tissu historique et une vie quotidienne fragile. » Pour autant, l'épure des projets de 56S ne prend pas le pas sur une conception de leurs intérieurs à hauteur des habitants. « Nous préférons le silence à la grande expressivité, car la qualité de l'expérience d'un espace compte davantage que son image. » Au panthéon de Fanny Landeau et José Prieto, deux œuvres du maître portugais Siza : la piscine das Mares à Leça da Palmeira (1961-66) et l'église de Santa Maria à Marco de Canaveses (1993-96). Des lieux où la matérialité de l'architecture -soit la rencontre entre une matière et une émotion- est magnifiée par la structure.

Margaux Darrieus



Atelier 56S et Atelier Kempe Thill architectes, Ilot Beaumont à Rennes.  
© A56S

(\*) Fanny Landeau est diplômée de l'Ensa Bretagne en 2009 et obtient son habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre en 2012. Elle fonde l'Atelier 56S, installé à Rennes, avec José Prieto en 2013.



## Ana Vida

### FAIRE FACE À UNE RÉALITÉ MOUVANTE

Coordonner les acteurs et la somme des aspirations individuelles qui régissent la fabrique de tout morceau de territoire est la première des missions que s'est assignée Ana Vida (\*), que l'on pourrait résumer à « veiller au bien commun ». Un préalable qui n'entache en rien sa foi en la permanence de l'architecture et un enthousiasme palpable face à l'opportunité que représente l'urgence de répondre à la transition écologique en se donnant les moyens de se réinventer.

Formée à l'École technique supérieure d'architecture de Grenade et à l'Ensa de Paris-Belleville, Ana Vida crée sa structure en 2016 après avoir travaillé au sein d'agences établies, à Grenade et à Paris, dont XTU où elle est restée cinq ans.

Elle exerce entre la France et l'Espagne et, depuis ses années d'apprentissage, se nourrit de cette double culture. Ce qui l'a confrontée à des approches plurielles – de la plus technique à la plus conceptuelle –, confortée dans sa volonté d'explorer les modes d'habiter. La notion d'appropriation est pour elle un fondamental et nécessite de se mettre à la hauteur de l'utilisateur, d'apprendre à écouter pour mieux questionner les règles établies. En imaginant de nouvelles manières de faire, d'autres typologies, et en acceptant aussi et surtout de faire face à une réalité mouvante, parfois incertaine – où la temporalité joue sur plusieurs plans, du provisoire au long terme.

En témoigne la Casa RR, conçue en Andalousie, qui sous une apparente simplicité revisite le traditionnel patio central en offrant un cadre de vie familial évolutif adapté aux modes de vies actuels. Dans un autre registre, les 27 logements sur deux lots (9a et 9c) qu'elle réalise actuellement sur la ZAC du port à Pantin – aux côtés d'Atelier Rita – se distinguent, outre les briques de remploi et le caractère biosourcé, par l'attention portée aux plans qui favorisent des usages multiples.

#### —Convoquer l'ordinaire

En phase avec son temps, Ana Vida a cessé de croire dans le pouvoir de la figure de l'architecte démiurge et préfère jouer la carte de la concertation, voire de la co-conception en n'hésitant pas à faire appel à des actions de type « bottom-up ».

« Il s'agit d'aller du dedans vers le dehors, de faire de l'architecture par les usages », ce qui revient à convoquer l'ordinaire, qu'elle considère sans doute comme la ressource la plus précieuse. Parce que le quotidien porte en germe sa propre transformation et qu'il s'adresse au plus grand nombre, se saisir du déjà-là : « c'est partir d'une situation existante – culturelle, sociale, urbaine, architecturale, etc. – qui contribue à ancrer l'architecture au lieu, aux gens, à l'histoire » affirme Ana Vida. Un déjà-là qu'il faudrait, au-delà de la dimension patrimoniale, appréhender davantage en tant que structure capable, porteuse de valeur économique, écologique et humaine. L'enjeu est de redonner du sens à l'acte de bâtir d'un point de vue constructif en recourant à des dispositifs simples qui ne sont ni du high-tech ni du low-tech ; « en laissant parler les matériaux pour ce qu'ils sont ». Quel que soit le sujet, son échelle, sa situation géographique, qu'il questionne la métropolisation ou l'avenir des territoires ruraux corrélé au développement des savoir-faire locaux, il importe de s'interroger sur sa réappropriation urbaine et architecturale. D'où la possibilité d'effectuer des diagnostics sensibles ou des opérations de recherche-action telles qu'elle les expérimente depuis 2020 dans le cadre de la coordination du programme « Pour de nouvelles ruralités » qu'elle a mis en place et qui regroupe six parcs naturels régionaux du Grand Est. Soit interroger l'imaginaire collectif dans toute la diversité qu'il présuppose afin de proposer un « vernaculaire contemporain » attractif et porteur d'identité au quotidien.

Alice Bialestowski



VIDA architecture avec Atelier Rita (mandataire), Logements Zac du Port, Pantin / Lot 9c - pour Seqens.  
© Jeudi Wang

(\*) Ana Vida est architecte-urbaniste, diplômée en 2011 de l'École technique supérieure d'architecture de Grenade (Espagne). Elle est également diplômée du DSA architecture et patrimoine de l'Ensa Paris-Belleville. Elle fonde l'agence Vida architecture à Paris en 2016 et enseigne à l'Ensa Nancy.



## Asphalt

### Camille Quancard et Fanny Ritter Von Marx

## SE SAISIR DE LA RICHESSE DE LA MULTIDISCIPLINARITÉ

Tels des Simon & Garfunkel de l'architecture, lorsque l'une commence une phrase et que l'autre la poursuit de façon si coordonnée qu'on ne sait plus qui, de Camille Quancard ou de Fanny Ritter Von Marx (\*), s'est exprimée, on comprend rapidement qu'essayer de les distinguer serait contre-productif. De fait, les deux architectes ont suivi tout leur cursus ensemble à l'école d'architecture de Paris-La Villette jusqu'à présenter en 2014 un projet de diplôme commun avec leurs deux compères de la même promotion, Patrick d'Andlau et Quentin Sebillé, le quatuor d'une parité irréprochable constituant désormais équipe de l'agence Asphalt.

### —Art cartésien et sensible

Ni Camille, originaire de la région bordelaise, aimant édifier dans le cercle familial des structures miniatures auprès d'un père ingénieur, ni Fanny, Franco-Allemande ayant grandi sous influence artistique côté maternel, ne se souviennent avoir voulu faire autre chose que construire des bâtiments. Ce sont les aspects «manuels, concrets, palpables, multidisciplinaires de l'architecture ; les possibilités qu'elle offre de combiner création et précision mathématique, technicité et sciences humaines», qui les ont attirées vers cette discipline qu'on pourrait qualifier d'art cartésien. A l'école de Paris-La Villette, les arts plastiques occupant autant de place que le projet en début de formation s'ouvre « un champ des possibles basé sur le sensible en mettant le doigt sur des choses qui émeuvent, car c'est tout le but de l'art ». Les deux étudiantes y puisent les ressources pour développer une approche de l'architecture qui ne se limitent pas à l'étude des maîtres historiques « que les enseignants présentent en omettant quasiment toujours les figures féminines ».

### —La contextualité sous toutes ses coutures

Fondée en 2016 par les quatre diplômés, l'agence prend le nom d'Asphalt, mot qui résonne comme une provocation vis-à-vis de l'urgence climatique, avant que ne soit précisé que du point de vue de l'étymologie grecque, «aspales» signifie durable. Mais c'est aussi à l'espace urbain que le mot se réfère. De fait, la première commande est venue d'une association d'habitants de Noisy-Le-Grand opposée à un projet urbain qui faisait tabula rasa de l'existant, que des workshops et ateliers de concertation encadrés par Asphalt ont rendu contextuel. Comme de nombreuses jeunes agences du monde d'après l'insouciance écologique, la contextualité n'est plus seulement d'ordre morphologique, mais s'inscrit dans un développement durable écosystémique, tenant compte de toutes les caractéristiques du lieu (habitants, climat, paysage, traditions, savoir-faire, matériaux, économie, etc.). Une contextualité poussée jusqu'à certains «détails qui a priori semblent insignifiants, parce que ne relevant ni de l'architecture ni de l'urbanisme, mais qui tout à coup nous interpellent et nous inspirent». Comme les deux vaches du champ mitoyen de la maison-atelier à ossature bois dans l'Orne, qui ont inspiré la typologie de la longère où habitants et animaux cohabitaient sous un même toit.

Autre conviction commune à la jeune génération : si les projets réalisés et en cours sont nombreux et remarquablement divers pour une agence âgée de huit ans seulement (logements collectifs, bureaux, équipements publics et privés, urbanisme, patrimoine), les charrettes font partie de l'ancien temps, car «elles empêchent de se consacrer à d'autres activités qui permettent de nourrir notre quotidien et par conséquent notre pratique de l'architecture», concluent Camille Quancard et Fanny Ritter Von Marx.

Margot Guislain



Construction d'un atelier en extension d'une longère, Rambouillet (Yvelines), Asphalt architectes. © Philippe Billard

(\*) Architectes HMONP, Camille Quancard et Fanny Ritter Von Marx sont diplômées de l'Ensa Paris-La Villette en 2014. Elles co-fondent l'agence Asphalt architecture et urbanisme avec Patrick d'Andlau et Quentin Sebillé en 2016, à Paris et à Saint-André-de-Briouze (Orne).



# Atelier MLH

## Julie Cohen et Loïse Lenne

### RETOUR VERS LE FUTUR

Entre réinvention des héritages et projection vers le futur, c'est dans cet espace-temps qu'évoluent Loïse Lenne (1) et son associée au sein de l'Atelier MLH, Julie Cohen (2), partagées entre chantiers de réhabilitations et constructions neuves. L'agence, fondée en 1987 par Michelle Lenne-Haziza, l'architecte et enseignante-chercheuse Loïse Lenne l'a rejointe en 2015 après la soutenance de sa thèse de doctorat (3) puis en a pris la direction en 2019. Elle a ensuite désiré en façonner le futur avec Julie Cohen, architecte et architecte d'intérieur, codirigeante de l'atelier MLH depuis 2022. Amies de longue date, elles partagent une culture commune du « projet par le détail », apprise au sein du master « Matière à penser » piloté par Marc Mimram à l'École d'architecture de Marne-La-Vallée.

#### —De l'importance de la technique et du chantier

À l'heure où la mission chantier échappe progressivement aux architectes, Loïse Lenne et Julie Cohen sont persuadées « qu'il ne faut pas se laisser faire par la technique ». Selon elles, l'anticipation couplée à la présence sur le site de construction sont les clés « de la maîtrise du projet », d'autant plus lorsqu'il s'agit d'opérer dans l'existant, en site occupé. Pour une opération de logements collectifs livrée en 2017 sur une parcelle exiguë de Toulouse, elles ont choisi une construction à sec, mettant en œuvre des matériaux manufacturés pour minimiser l'impact environnemental et sonore du chantier. Décision identique pour la densification d'une parcelle traversante à Malakoff, avec la restructuration et la surélévation d'une maison de ville, puis la construction d'une autre. L'habitation, bardée de bois teinté blanc évite les phénomènes de surchauffe. Ici, « la logique structurelle a induit la logique thermique », expliquent les architectes, tandis que l'enjeu était de capter la lumière par la forme, afin d'éclairer un existant sombre et mal orienté.

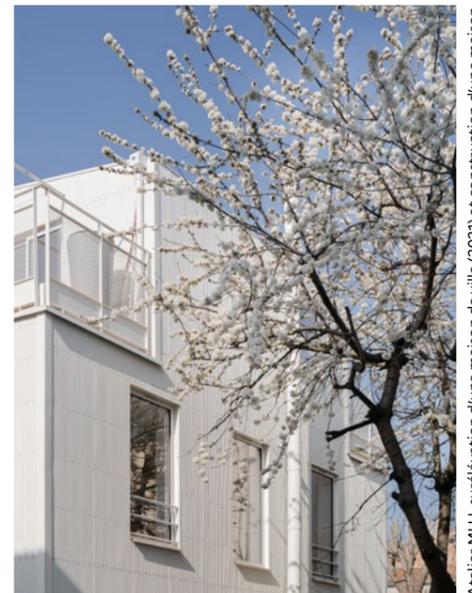
Dans les projets de Loïse Lenne et Julie Cohen, le lieu d'intervention dirige le choix de matériaux principalement « standard » et la technique génère le projet. En découle une écriture silencieuse guidée par la pérennité, et dont le seul spectacle est celui de ce qui tient, matérialisé par des systèmes porteurs visibles. Une démarche rendue possible par l'entretien quotidien d'une culture du détail, par le partage des photographies de détails de tous ordres, l'analyse de contre-exemples et l'omniprésence du dessin à la main, entouré d'échantillons de matériaux. Dans une société de l'image séductrice, de la photographie aseptisée d'architectures figées à l'orée de leur appropriation par des usagers inconnus, Loïse Lenne et Julie Cohen préfèrent les clichés de chantier en cours, en mouvement, qui en dévoilent les entrailles.

#### —Tout est patrimoine

Convaincues que « tout édifice est patrimoine » et fortes de plusieurs expériences en site occupé, Loïse Lenne et Julie Cohen s'engagent dans la réhabilitation d'édifices ordinaires ou en « contextes patrimoniaux », parfois très protégés, mais où la possibilité d'une action contemporaine est ouverte. À l'instar du réaménagement de l'espace d'accueil de l'aile des ministres du château de Versailles, récemment livré, elles prônent « la confrontation, la création de décalages entre l'ancien et le nouveau, tout en restant respectueuses de l'existant », et en questionnant « sa future réinvention » par d'autres architectes, d'autres usagers. Une position d'humilité guidée par la volonté de soigner le bâti et son identité, en apportant le confort nécessaire à ses futurs occupants. C'est notamment avec Jennifer Didelon, architecte du patrimoine et résidente des Ateliers du 6 – coworking que l'Atelier MLH a confondé dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, comme un pôle d'entraide entre spécialistes complémentaires – que Loïse Lenne s'est associée pour la réhabilitation de la villa Marmottan à Boulogne-Billancourt, dont la seconde phase sera livrée cette année.

#### —Déconstruire

Au sein de l'Atelier MLH, la recherche est un outil pour l'action. « Faire du projet c'est chercher, expérimenter, associer la démarche architecturale à la réflexion architecturale », comme Loïse Lenne et Julie Cohen l'ont appris pendant leurs études au contact du théoricien de l'architecture Jacques Lucan. Aujourd'hui, cette posture se matérialise par l'importance qu'elles accordent au diagnostic et aux études de faisabilité considérées comme autant d'occasions « de reprendre la main sur le projet », par la remise en question et la réécriture du programme établi. Là aussi, l'objectif n'est pas d'imposer une vision d'architecte mais d'apporter une réponse sensée et d'ouvrir le dialogue avec la maîtrise d'ouvrage. Elles ont par exemple convaincu le bailleur d'un immeuble parisien de mettre en œuvre un enduit extérieur hygrothermique chaux-chanvre en lieu et place d'une « absurde isolation par l'extérieur, qui était plus rentable mais allait à l'encontre des caractéristiques thermiques du plâtre existant ». Pour que l'architecture du passé vive au présent, et survive au futur.



Atelier MLH, surélévation d'une maison de ville (2021) et construction d'une maison en densification de parcelle (livraison 1<sup>er</sup> 2024), Malakoff. © Daniele Rocco

(1) Loïse Lenne est architecte HMONP de l'École de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée et docteure en architecture de l'Université Paris-Est. Elle enseigne le projet à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Bretagne. Ses travaux portent notamment sur le logement, l'évolution des pratiques et l'usage des matériaux. Elle publie régulièrement des articles et intervient dans des colloques et séminaires.

(2) Julie Cohen est architecte HMONP de l'École de la Ville et des Territoires de Marne-la-Vallée et architecte d'intérieur DSAA de l'École Boule. Outre une longue expérience indépendante de réhabilitation de logements et une grande pratique du détail de construction, elle a collaboré aux travaux de diverses grandes agences d'architecture à Paris et Amsterdam, et notamment pendant 6 ans chez Barthélémy Griño où elle a dirigé des études et des chantiers de grande ampleur (notamment le Centre National des Sports de la Défense à Fontainebleau).

(3) « Le temps de l'événement architectural : fabrication et mise en scène de tours de bureaux et leurs quartiers : la City, la Défense, Francfort », sous la direction d'Antoine Picon, Université Paris-Est.

Nicolas Houssais



© DR

## Les Ateliers permanents Chloé Morin

### POUR UNE ARCHITECTURE RAISONNABLE

Des bureaux partagés situés entre le boulevard de Belleville et le parc éponyme. Des réalisations qui s'égrènent principalement en milieu rural et péri-urbain, oscillant entre réhabilitations et constructions neuves. C'est dans cet équilibre qu'évolue quotidiennement Chloé Morin, cofondatrice des Ateliers Permanents en 2018 avec Enzo Fruytier. Unis par une sensibilité commune édifiée lors de leurs études à l'Ensa Paris-Val de Seine, ils développent une pratique engagée et consciente – des contraintes et des problématiques sociétales –, dans des territoires « où l'habitat individuel est la norme ». Alors que le concept d'intuition s'oppose philosophiquement à celui de la raison, Chloé Morin et Enzo Fruytier s'appuient sur une méthode intuitive, érigeant les premiers ressentis qui se dégagent d'une visite de site, au rang de socle du processus de conception.

#### —Savoir-faire avec

Cette intuition, guidée par une conscience écologique partagée avec nombre de leurs contemporains, les invitent autant que possible à « faire avec l'existant », à travers des « réparations ponctuelles ou globales du bâti, mais aussi des complètes transformations d'usages des bâtiments », ou encore à user de matériaux de réemploi. Dans le cadre de la reconversion d'un hangar automobile en habitation à Anglet (Pyrénées-Atlantiques), ils ont par exemple usé de pédagogie pour convaincre leur cliente de ne pas opter pour une démolition-reconstruction. En outre, pour répondre aux questions d'insertion et d'identité des projets de « réparation » qui les animent, Chloé Morin et Enzo Fruytier s'appuient sur une compréhension précise de l'existant, un diagnostic, à travers des recherches d'archives afin d'engager une conservation maximale du « déjà-là et de ce que faisaient les anciens ».

#### —Construire (mais) mieux

Dans le cadre de constructions neuves en milieu rural et péri-urbain, ces préoccupations mettent en crise les automatismes de la conception architecturale, et plus largement interrogent nos modes de vie. Conscients de la dure réalité du projet architectural, Chloé Morin et Enzo Fruytier s'attachent ainsi à questionner « les excès de confort », et proposent de « limiter leur impact, de construire mieux avec moins, d'essayer de faire au mieux avec ce que l'on a ». En ce sens, pour un projet de maison individuelle à Buis-les-Baronnies (Drôme), la faiblesse du budget et les savoir-faire des artisans locaux ont guidé le choix des techniques et des matériaux : la terre crue s'est substituée au béton. Les architectes s'interrogent sur la possibilité de concevoir « des maisons aux dimensions réduites, sans tomber dans le pastiche ou la caricature du pavillon de promoteur ». En découle une écriture architecturale épurée et subtile, guidée par « la simplicité des modes constructifs et formels, afin notamment d'écartier les matériaux dispEnsables ».

#### —Cohérence

Alors que leurs interventions en territoire métropolitain peuvent se limiter à « l'ajout d'une pièce, d'un extérieur ou d'une vue afin de répondre à la densité de la ville », Chloé Morin et Enzo Fruytier s'orientent majoritairement vers la conception d'équipements publics de petite échelle, dans des petites urbanités. Se pose donc la question du lieu de l'installation future de leur structure, basée à Paris et opérant dans toute la France, dont la situation actuelle génère des dépenses économiques, énergétiques et physiques. Ou comment adapter la forme de son travail aux valeurs architecturales que l'on défend.

Nicolas Houssais

(\*) Chloé Morin, diplômée de l'Ensa Paris Val-de-Seine en 2012, obtient sa HMONP en 2013 puis cofonde en 2018 les Ateliers permanents avec Enzo Fruytier.



Les Ateliers permanents, Réhabilitation d'une maison ancienne en centre-bourg, Aurignac. © DR



## CSA Camille Salomon

### AU SERVICE DE L'INTÉRÊT PUBLIC

« Aujourd'hui, le monde est soumis à des changements perpétuels, de toutes natures. Il faut être à l'écoute. Pour y répondre de manière pertinente, en tant qu'architecte, il est nécessaire de chercher à améliorer nos connaissances dans tous les domaines. » La jeune architecte Camille Salomon (\*), diplômée en 2012 de l'Ensa Versailles, balise sa démarche créative. Après un cursus marqué par les questions métropolitaines de Djamel Klouche et par intérêt pour les sciences sociales, elle est de retour sur les bancs de l'école. Elle y suit une formation postmaster (DPEA), où est abordée la réhabilitation du patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle, sous les angles tant écologiques, qu'économiques et historiques : « L'enseignement y était multidisciplinaire, nous apprenions même à manipuler le logiciel Pléiades, un outil utilisé par les thermiciens du bâtiment. Cette dimension globale permet de se repositionner dans la profession », explique-t-elle. En toute logique et comme en témoignent les logements de la caserne de Reuilly livrés en 2017, et ceux de la porte de la Chapelle, en chantier, la thématique du réemploi figure parmi ses préoccupations. En 2019 et 2021, elle est même sollicitée par Rotor pour participer à des programmes de recherche européens sur la réutilisation et la circulation des ressources.

Ce souci d'apprendre, se double d'un impérieux besoin d'être dans l'action, aux premières lignes, pour éprouver la fabrication, le rapport au geste et à la matière. Dès sa première année d'études en 2007, elle pratique la taille de pierre sur des chantiers bénévoles. Plus récemment, en 2022, elle se forme à la menuiserie, dans l'objectif de dessiner des meubles intégrés aux logements qu'elle conçoit : « Il faut dire que les figures qui m'ont inspirée sont Charlotte Perriand, dont la pratique était complète, ainsi que celle de Lina Bo Bardi, à travers les arts », expose l'architecte.

Formée à la pratique du métier chez LIN architectes à Berlin de 2013 à 2017, Camille Salomon possède la culture allemande du détail. Ce passage à l'étranger, où elle œuvre sur plusieurs stations de métro parisien en tant que cheffe de projet, est un formidable tremplin : Fin Geipel lui propose la réalisation en son nom propre d'un foyer de jeunes travailleurs au-dessus de la station de métro Barbara, à Montrouge. La création de l'agence CSA s'ensuit en 2018, et lui fournit le cadre pour déployer sa méthode : « J'aime creuser plusieurs possibilités du projet, je ne m'interdis pas d'explorer celles qui seraient même en contradiction avec une première proposition », détaille-t-elle. Camille Salomon n'hésite pas non plus à s'appuyer sur ses intuitions, nourries de culture architecturale et pétries de cartésianisme. Au final, à travers chacun de ses projets, l'architecte fait preuve d'un engagement réel « in persona, au service de l'intérêt public général ». Faire le maximum sur toutes les prestations et ne pas abandonner les solutions architecturales permettant de maintenir l'intégrité du projet, tel est son fil d'Ariane. « Il y a des choses à défendre devant un maître d'ouvrage », conclut l'architecte, dont les premières réalisations s'avèrent chargées de promesses.

Sophie Trelcat

(\*) Camille Salomon est diplômée de l'École d'architecture de Versailles en 2012 et obtient un DPEA "transformation écologique des constructions du XX<sup>e</sup> siècle" en 2023. Elle fonde l'agence CSA en 2017.



Construction d'un Foyer jeunes travailleurs au-dessus de la station de métro Barbara, Montrouge(92), pour Ratp-Habitat (livré en 2023), (CSA) Camille Salomon Architecte. © Clément Guillaume



## Emma Saintonge

### VERS UNE ARCHITECTURE DE L'ANONYMAT

« Anonyme ». C'est par ce mot, incongru dans une société du spectacle, qu'Emma Saintonge(\*) définit la pratique qu'elle opère seule depuis 2016 à Paris, six ans après l'obtention de son diplôme d'architecture à l'Ensa Clermont-Ferrand. Faisant corps avec sa démarche, elle développe une écriture architecturale discrète, en quête d'une insertion limpide au sein des divers contextes dans lesquels elle opère. Une condition *sine qua non* à la nécessaire économie des ressources de la construction et le gage d'une durabilité contrôlée. De son expérience de cinq années au sein de l'agence de Charles-Henri Tachon, elle se détache donc mais conserve le goût pour le logement et une écriture qui privilégie la mise en scène de la structure ainsi qu'une « poésie de la simplicité ».

#### —More with less

Par contraste, l'intérieur des projets réalisés par Emma Saintonge est empli d'une multiplicité de dispositifs afin que « les déambulations soient riches et que l'espace semble plus grand ou plus haut qu'il ne l'est réellement ». Pour ce faire, l'architecte s'appuie sur des enchaînements d'espaces, des successions de plans et des contrastes de hauteur et de lumière.

Les espaces sont également sculptés par une conception bioclimatique, « en réponse aux enjeux climatiques mais également pour leurs qualités spatiales intrinsèques », jusque dans une tentative d'architecturer le contexte dans lequel les projets s'inscrivent. La surélévation d'une grange à Augerolles (Puy-de-Dôme), par exemple, « réinterprète dans son gabarit et sa spatialité le sentiment d'intériorité de son contexte : une clairière au milieu de la forêt ».

Cette stratégie de « faire moins mais mieux », de réduire les surfaces construites, mais d'en optimiser l'agencement tout en les ouvrant au maximum sur l'extérieur, est également une réponse à des budgets de maîtres d'ouvrage privés relativement faibles. Pour ses projets de réhabilitation, Emma Saintonge prône alors le « faire avec le déjà-là » et la minimisation des modifications lourdes. « Les éléments déposés sont réemployés autant que possible, parfois transformés pour accueillir de nouveaux usages. » Il en va de même pour les constructions neuves, à l'image de la maison en bois édifée à Volvic (Puy-de-Dôme). La mise en place d'une structure rationnelle et d'une enveloppe compacte, construite avec des matériaux bruts et des fins de stocks, et dont chaque détail a été dessiné en collaboration avec les artisans, a permis d'atteindre un coût de construction inférieur à celui d'un constructeur local.

#### —De l'anonyme à l'antonyme

Si sa pratique se développe sur deux territoires antinomiques – la région parisienne et le Puy-de-Dôme –, c'est par volonté « d'appliquer ce qu'y s'opère au sein d'une ville dense, dans des territoires ruraux où l'espace ne manque pas » et inversement. Pour Emma Saintonge, « il ne s'agit pas d'exporter une écriture urbaine ou des matériaux citadins, mais plutôt la densité dans des territoires où l'étalement urbain règne » et où il lui est nécessaire « d'empêcher la démolition/reconstruction lorsqu'un bâtiment ne correspond pas à l'imaginaire patrimonial » et que cette solution semble plus simple et rentable.

Des préceptes qui, mis en regard d'une ré-interrogation systématique du programme comme symbole d'engagement politique, impactent les projets dès la première rencontre avec les clients. À Augerolles (Puy-de-Dôme), elle a convaincu ses clients, à l'aube de leur retraite, d'opérer la surélévation plutôt que l'extension horizontale de leur grange, reconvertie en logement.

Nicolas Houssais



Emma Saintonge, Construction d'une maison individuelle, Volvic (63), 2019.  
© Glaime Meloni

(\*) Depuis 2021, Emma Saintonge est enseignante et directrice d'études en cursus d'habilitation à la Maîtrise d'œuvre en son nom propre à l'Ensa Clermont-Ferrand. Après avoir participé au projet pilote IUDo (outil de densification pavillonnaire par l'habitant en Ile-de-France) avec l'élaboration d'un projet de surélévation et d'extension d'une maison à Arcueil pour l'exposition « Transformations pavillonnaires » au Pavillon de l'Arsenal, en 2019, Emma Saintonge et sa consœur l'architecte Tania Klyne proposent régulièrement des candidatures conjointes dans le cadre de commandes publiques de plus grande échelle.



# FAIRE AVEC

## Clothilde Buisson, Clara Piolatto, Elia Monsonis et Gwenaëlle Rivière

### PORTER ATTENTION AUX DÉLAISSÉS HUMAINS ET URBAINS

« Faire avec ». Cette expression souvent associée à un état de résignation, les architectes Clothilde Buisson (1), Elia Monsonis (2), Clara Piolatto (3) et Gwenaëlle Rivière (4), se l'approprient pour nommer l'association qu'elles fondent en 2018 à Pantin, transformée en société en 2020 et dont le siège se situe désormais à Marseille. Au moment de leur rencontre – au sein d'un espace de coworking parisien –, Gwenaëlle Rivière exerce en indépendante ; Elia Monsonis et Clothilde Buisson travaillent ensemble dans la continuité de leurs études. Clothilde vient d'achever l'accompagnement d'un projet de recherche-action de deux ans sur le réemploi des matériaux de déconstruction en Ile-de-France intitulé « Le Sixième Continent », tandis que Clara est engagée dans une thèse de doctorat sur le rôle de l'architecte dans la rénovation des centres d'hébergement pour personnes sans abri. Elles décident alors de relier ces deux thématiques pour se poser la question suivante : Comment réduire la production de déchets tout en créant des projets à haute valeur sociale et environnementale ? Une interrogation qui affirme un engagement architectural qui dépasse la question esthétique, sans pour autant en faire fi.

#### —Avec et pour les délaissés

En 2018, les fondatrices de la toute jeune association Faire Avec sont lauréates du prix Vision de la fondation Cognacq-Jay, pour leur pratique mêlant récupération de matériaux, traitement de la vulnérabilité résidentielle et accompagnement architectural, considérée comme « une innovation d'économie circulaire, sociale et solidaire » selon le jury. Cette récompense leur permet d'obtenir quelques commandes directes auprès d'associations qui luttent contre le mal-logement. Très vite, Emmaüs Solidarité leur propose d'intervenir sur un centre d'hébergement et de réinsertion sociale dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, en leur confiant la réalisation de l'étude de faisabilité et « d'humanisation » – terme surprenant devenu critère d'appréciation des projets de réhabilitation dans le logement, pour obtenir des subventions. En 2022, à la demande de l'Armée du Salut, les architectes interviennent sur le Palais de la femme construit en 1910 dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Elles diagnostiquent les ressources disponibles *in situ* et organisent des concertations pour définir le cahier des charges avec les usagers. Engagées dans le confort des travailleurs sociaux, « ces autres invisibilisés », elles livrent dans un second temps, à l'été 2023, la salle de pause des salariés de l'établissement.

#### —L'humanisme comme critère de qualité architecturale

Devant également « faire avec » la complexité du cahier des charges de l'hébergement social – du fait de sa mixité d'usages (accueil du public, bureaux, hébergement) – Clothilde Buisson, Elia Monsonis, Clara Piolatto et Gwenaëlle Rivière proposent systématiquement « un équivalent logement » dans leurs projets sociaux. C'est-à-dire que, dans l'espoir que les réglementations évoluent, elles intègrent au maximum la dimension de

mutabilité des chambres en unités d'habitat plus grandes. L'objectif étant d'élargir l'offre d'hébergement de manière rapide si besoin. Et, à moyen terme, que ces hébergements se transforment en logements pérennes, si les contrats de séjour se transformaient en baux locatifs. Le quatuor continue de réfléchir à « l'humanisation, à l'acoustique, à l'individualisation » des espaces, assurant que, « depuis que l'on offre plus de confort aux logements, une augmentation des sorties positives dans les centres d'hébergement a été observée ». C'est sans doute cet aspect qui doit constituer le premier critère de jugement d'une architecture de l'hospitalité, de l'acceptation et de l'accompagnement. À leur manière, les membres de Faire Avec n'imposent pas une vision surplombante d'architectes, mais rassemblent et révèlent les richesses des lieux où elles interviennent, tout en sublimant les matériaux qu'elles récupèrent pour concevoir des espaces harmonieux. En découle une écriture sobre et chaleureuse, à l'image des personnes qui l'habitent. Une architecture qui transforme la contrainte de matériaux disparates et non choisis en vecteur d'espaces personnalisés pour que chacun puisse se sentir à la maison.

#### —Faire avec de nouveaux intervenants, de nouvelles problématiques

Principalement engagée dans des projets de centres d'hébergement, d'espaces associatifs ou d'écolieux, l'équipe tend à diversifier ses pratiques, toujours en cohérence avec ses engagements. D'un côté, la conception en nom propre de logements individuels et collectifs – comme la surélévation d'un immeuble à Montrouge, conçue avec l'architecte indépendante Elsa Dupont. De l'autre, fortes de l'obtention de la certification pour les diagnostics PEMD (5) en 2023, en développant le conseil et l'accompagnement d'agences d'architecture dans l'usage de matériaux de réemploi. Une manière de partager leur expertise et de « faire avec » les autres architectes, le monde de demain.

Nicolas Houssais

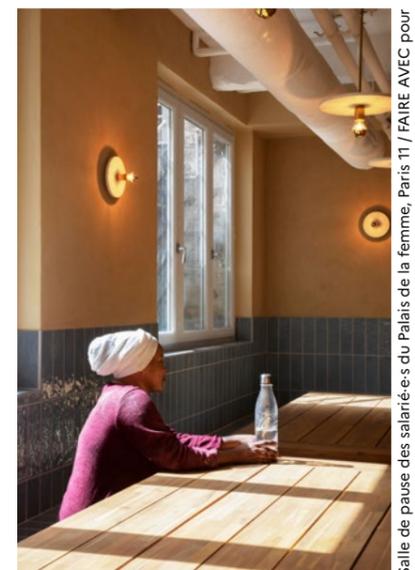
(1) Clothilde Buisson, diplômée de l'ENSA Paris la Villette en 2013, obtient son habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre (HMONP) en 2015 au sein du même établissement. Entre 2015 et 2017, elle accompagne un projet de recherche-action sur le réemploi des matériaux de déconstruction en Ile-de-France intitulé « Le Sixième Continent ».

(2) Elia Monsonis, diplômée de l'ENSA Paris la Villette en 2014, obtient son HMONP en 2015 au sein du même établissement. Entre 2014 et 2015, elle est chargée de mission de projets d'établissements recevant du public et de logements collectifs, au sein de l'agence Gignoux Architectes.

(3) Clara Piolatto, diplômée de l'ENSA Paris Val de Seine en 2016, obtient son HMONP en 2019 au sein du même établissement. En 2016, elle commence une thèse de doctorat en architecture au centre de recherche sur l'habitat UMR LAVUE Paris-Nanterre.

(4) Gwenaëlle Rivière est diplômée architecte DPLG de l'ENSA de la ville & des territoires à Marne la Vallée. En 2016, elle suit la formation « L'architecte et l'urgence », à la fondation Architecte de l'urgence.

(5) Le diagnostic PEMD (déchets issus de la démolition et de la rénovation) est devenu obligatoire le 1<sup>er</sup> janvier 2022.



Salle de pause des salariés du Palais de la femme, Paris 11 / FAIRE AVEC pour la Fondation de l'Armée de Salut (2023). © Éléonore Secondi



## Grama Chloé Mariey

**CONTEXT  
MATTERS**  
20 pratiques engagées

### ANCRÉE DANS SES TERRES

Chloé Mariey (\*) et Guillaume Munné, se sont rencontrés à l'École d'architecture et de paysage de Lille, au cours de leurs études, dans les ateliers de projet des masters « Territoire » et « Matérialité, cultures constructives ». D'abord chacun de son côté, ils exercent en agence d'architecture à Paris, Lille, Bruxelles puis en Amérique Latine, où ils s'engagent dans des projets à vocation sociale et culturelle. Aujourd'hui, ils sont réunis autour de Grama, mais également à l'Ensa Clermont-Ferrand où ils sont tout deux maîtres de conférences associés ; où ils s'efforcent de nouer des liens entre leur pratique et l'enseignement.

Avant ce retour au pays, Chloé Mariey a multiplié les expériences, résidences et voyages. Elle découvre au cours de ses études d'architecture une inclination pour les sciences sociales, comme l'anthropologie urbaine et la sociologie, ainsi qu'une sensibilité à la situation des populations fragilisées. Cela l'incite à partir à la rencontre des producteurs de moules de Quend-Plage-les-Pins (Somme) pour élaborer le programme de son projet de diplôme, ou encore à rejoindre une communauté de Quechua pour son dernier stage en tant qu'étudiante. « Pour qui faire l'architecture ? Et comment faire quelque chose pour l'autre ? » Ces questions, Chloé Mariey les garde à l'esprit encore aujourd'hui.

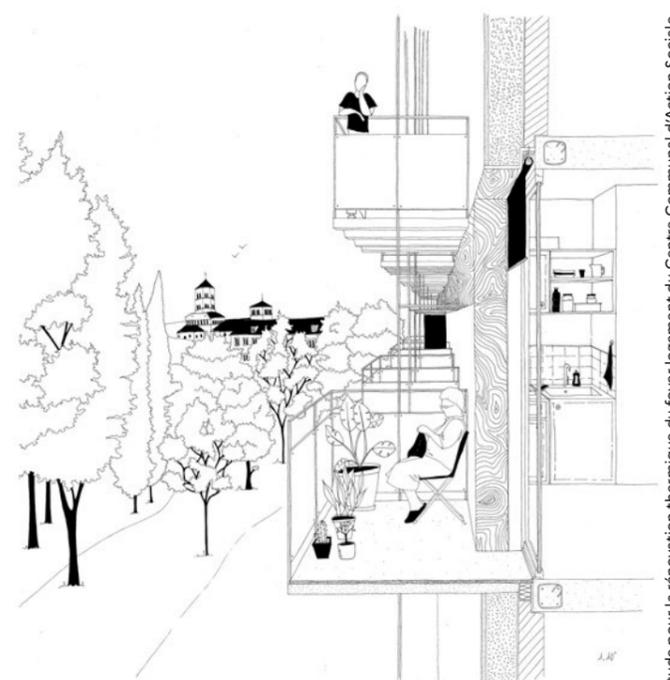
Puisque l'agence semble la tenir éloignée des habitants, des sites et de la réalité constructive, l'architecte se met à son compte. L'occasion lui est donnée de renouer avec le terrain grâce à des ateliers de concertation et de découvrir le chantier participatif. L'Atelier Sauvage, sa propre structure, est mobile. Elle s'installe un temps donné sur les lieux où elle est amenée à développer sa réflexion. En parallèle, elle expérimente de nouvelles méthodes d'analyse et de conception, comme l'immersion prolongée ou « la permanence architecturale » au sein du collectif Les Andains.

Guillaume Munné et Chloé Mariey ont collaboré sur les projets des Andins. Puis Grama est née de leur volonté commune de croiser maîtrise d'œuvre et études urbaines. L'objet social occupe toujours une place importante dans le choix des projets sur lesquels ils interviennent. À Issoire (Puy-de-Dôme), ils travaillent actuellement pour le centre communal d'action sociale. Ils ont été retenus pour diriger la rénovation énergétique de la résidence de la Cascade, construite en 1986. « L'enveloppe, comme un épiderme qui respire au rythme du climat et des usages » est reconsidérée dans son épaisseur intérieure et extérieure.

À l'Ensa de Clermont-Ferrand, Chloé Mariey coordonne depuis deux ans le premier semestre d'enseignement de projet en master d'un nouveau domaine d'étude intitulé « Réalité et Expérience » (Rex). Elle a participé au développement de cette pédagogie autour des défis sociaux et environnementaux. Aux dernières élections municipales, celle qui est originaire du territoire rural qu'elle habite a été élue conseillère de Varennes-sur-Usson (Puy-de-Dôme, 300 habitants). Elle y est confrontée aux sujets qui occupent les petites municipalités, à savoir l'école, l'habitat, les enjeux sociaux, les problématiques agricoles. Elle entrevoit désormais la complexité avec laquelle les décisions nationales s'appliquent à l'échelle hyperlocale.

Pauline Malras

(\*) Chloé Mariey obtient de son diplôme d'État d'architecte à l'ENSAP de Lille en 2013 et son HMONP à l'ENSA Paris-Belleville en 2014. Elle cofonde l'agence Grama avec Guillaume Munné, à Clermont-Ferrand et Issoire (Puy-De-Dôme) en 2022.



Étude pour la rénovation thermique du foyer logement du Centre Communal d'Action Sociale, centre-ville, Issoire, 63. © Grama



## Iris Lacoudre

### ÉLOGE DE LA SOBRIÉTÉ

« Que faites-vous en dehors de l'enseignement ? » Cette banale interrogation revêt un sens particulier lorsqu'elle émane de ses propres étudiants, après de longues semaines de cours. Elle pourrait résumer à elle seule la personnalité d'Iris Lacoudre (1), architecte et enseignante, que l'humilité conduit plus facilement à parler des figures ayant façonné son parcours en France et à l'étranger. Iris Lacoudre répond alors qu'elle tente de « croiser pratique et recherche pour questionner nos espaces quotidiens, domestiques, en considérant les notions de confort (thermique, matériel, émotif), de petitesse et de temps », tout en développant une posture « plurielle et critique ». Car, sous l'écorce de sa timidité se dissimulent un engagement écologique profond et la velléité de le transmettre.

#### —Less is more

Souvent considérée comme l'espace de l'enfant, du rêve et de l'insouciance, la cabane acquiert une valeur d'utopie concrète pour adulte dès lors qu'on lui substitue le terme « micro-architecture ». Du souvenir de celles construites près de Fontainebleau à celle qu'elle rénove à Stockholm pour y vivre lors de son expérience au sein de l'agence Arrhov Frick (2) en 2013, Iris Lacoudre porte une attention particulière à « ces espaces réduits à l'essentiel, dont le confort frugal s'apparente presque à celui du vêtement et dépend d'infrastructures externes ». Autant de caractéristiques qui font écho à la « panoplie d'objets thermiques » qu'elle découvre au Japon, au sein de l'Atelier Bow-Wow en 2010, et qui lui font comprendre « que l'isolation n'est pas l'unique solution ».

De ses questionnements, elle fonde, en 2017, sa propre pratique sans qu'elle ne soit guidée par « le désir absolu d'ériger des édifices neufs ». Iris Lacoudre estime plutôt qu'il s'agit du « rôle de l'architecte de prendre du recul et de questionner la nécessité de construire ». Elle s'engage ainsi principalement dans des réhabilitations, des réparations et n'hésite pas à refuser des projets lorsqu'une intervention neuve ne lui semble pas pertinente.

#### —Entre silence et dialogue

L'extension et réhabilitation d'une ferme à Laborde (Corrèze) et celle d'une maison de ville livrée en 2021 à Cachan (Val-de-Marne) en attestent, la pratique d'Iris Lacoudre s'oriente vers l'échelle domestique du logement, en milieu rural et périurbain, en France et en Suède. Consciente que « nous sommes aveugles à notre quotidien », l'architecte demande d'abord à ses clients d'énoncer à l'écrit leurs habitudes, voire leurs fantasmes. « Le projet commence à prendre forme par les mots, qui matérialisent un regard en recul. » Puis le dessin à la main – véritable langage de substitution pendant ces expériences à l'étranger – s'enrichit de maquettes pour leur malléabilité. Parfois, comme pour la réhabilitation d'une grange

qu'elle développe avec Tristan Zelic et Camille Sineau, à Lelnäs (Suède, 2016), elle mène « une résidence d'architecture sur place, pour tisser des liens avec des artisans, comprendre leurs savoir-faire, et les matériaux dans un souci de localité ». Opposée à une écriture « démonstrative qui induit une dépense énergétique et matérielle », Iris Lacoudre lui préfère l'ordinaire qu'Éric Lapierre lui a transmis pendant ses études. En découle une architecture « qui semble simple, peu bavarde pour laisser la vie s'installer, et capable de s'adapter à des changements d'habitants ou de modes de vie ».

Mal à l'aise avec l'autopromotion, Iris Lacoudre accède à la commande par des collaborations diverses avec les architectes et artistes qui ont jalonné son parcours. Et quand bien même elle ambitionne de pouvoir développer un jour un petit équipement public, elle préfère « la liberté, l'indépendance et une proximité avec ses projets d'habitation » au rôle de gestionnaire d'une agence élargie, « pour ne pas être dépassée par les choix à faire ».

#### —Boucler la boucle

Si Iris Lacoudre a choisi les études d'architecture c'est avant tout « pour leur ouverture » et parce qu'elle les considère telle « une manière de réfléchir plutôt que comme une formation professionnalisante ». Marquée par l'indissociable dialogue entre la théorie et la pratique que lui a enseigné Jacques Lucan à l'École d'architecture de Marne-la-Vallée, elle s'attache à toujours entretenir « de la porosité entre la pluralité de pratiques, afin qu'elles se nourrissent mutuellement ». Ces « autres pratiques » prennent la forme de publications, d'illustrations ou encore de résidences de recherche et de production, comme celles qu'elle a développées sur la notion d'espaces interstitiels et informels, entre public et privé, d'abord à Pékin en 2017, puis l'année suivante au cœur d'une usine à Gonesse (Val-d'Oise).

L'enseignement est l'occasion de « partager et transmettre une attention au réel, au déjà-là, un nouveau regard », tel celui que lui a inculqué l'architecte Gricha Bourbouze pendant sa formation. Depuis 2017, c'est auprès des étudiants de première année de l'ENSA Paris-Est qu'elle officie. Elle confronte, sans dogmatisme, son attention au quotidien à des néo-étudiants, en espérant qu'ils voguent d'eux-mêmes « vers une architecture moins bavarde ». Elle développe également un workshop en 2020 avec une équipe pluridisciplinaire qui questionne le rapport au corps et à un environnement donné, à travers l'usage du textile, de l'échelle de l'installation éphémère à celle du vêtement. En 2021, elle co-anime (3) à la prestigieuse école de Mendrisio, un enseignement intitulé « How simple can we build? » puis, l'année suivante, « How simple can we live? », pour interroger les modes de construction et de vie. Dans sa louable quête de frugalité, Iris Lacoudre semble poser la question : comment être simplement un architecte ?

Nicolas Houssais

(1) Iris Lacoudre est diplômée de L'ENSA Paris-Est en 2012, puis y obtient son habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre en 2017. L'année suivante elle commence à enseigner dans le même établissement puis y assure en février 2023 le commissariat de la winterschool "Caring/Curing" accueillant neuf workshops en l'espace d'une semaine. En mai 2022, lors de la deuxième biennale d'architecture et de paysage de Versailles, elle co-anime le workshop "From cloth to clothing / De l'habit à l'habitat" avec Nadine Göpfert, Jeanne Moulet, Akane Moriyama, Louise Morin, Jérémy Glâtre.

(2) Elle y travaille de 2012 à 2016.

(3) Avec Johan Arrhov, Sayako Hirakimoto et Elena Catalano.



Iris Lacoudre avec Tristan Zelic et Camille Sineau, Réhabilitation d'une grange, Lelnäs (Suède), 2016. © DR



# JKLN

## Jasmine Kenniche Le Nouène

### LES VOYAGES FORMENT LA GENÈSE

Des voyages et des contrastes. Le parcours de l'architecte Jasmine Kenniche Le Nouène, fondatrice de l'agence JKLN en 2014, en est ponctué. C'est d'immersions en terres inconnues, au sein de pays, de disciplines ou d'agences variées, qu'elle s'est nourrie pour fonder une pratique qui s'abreuve des dissonances et des désaccords pour fabriquer des projets qui allient forme forte et soin de l'habitabilité. Animée très tôt par « la curiosité de rencontrer une diversité de regards et de façons d'aborder l'architecture », Jasmine Kenniche Le Nouène commence ses études d'architecture à Marseille, les poursuit à Oslo et à Paris-Belleville, avant de les achever à Versailles. Refusant ce qu'elle décrit comme « l'enfermement naturel des architectes dans des cases une fois qu'ils ont quitté le monde des études », terres d'expérimentations multiples, elle choisit de découvrir divers types d'agences en France et aux États-Unis, et passe par celles de Renzo Piano, Christian de Portzamparc, Babin Renaud, ou Andrew Todd, pour s'impliquer dans la conception de programmes divers (logement collectif, musée, urbanisme).

#### —Vers une massivité sensorielle

Cette manière de croiser les regards, de s'intéresser à toutes les manières de faire pour en tirer les dispositifs les plus opérants et à même de fabriquer des espaces cohérents et confortables se révèle dans les projets qu'elle mène depuis 2014. Ceux-ci se fondent sur une attention sensible au site et au paysage, apprise à Marseille et en Norvège, auprès de l'architecte Pierre David notamment. Il en résulte des édifices ancrés et massifs, mais habités d'une expérience sensorielle que lui ont enseignée Per Olaf Fjeld et l'architecture troglodytique de la Cappadoce, en Turquie. À l'image de sa première commande publique – 23 logements livrés en 2021 dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, nommés au prix de la Première Œuvre en 2021 –, son écriture architecturale est rigoureuse, radicale dans sa composition, tramée, faite de successions d'espaces riches. Elle illustre son intérêt et son émotion pour la puissance et l'unité de l'architecture moderne, capable d'inclure « des situations multiples au sein d'un objet unitaire ». La justesse de l'image découle finalement du rythme que dessinent les espaces en plan, quitte à générer « un contraste avec le paysage alentour, dans lequel l'architecture trouve sa puissance ». Pour Jasmine Kenniche Le Nouène, c'est bien là, d'abord, le rôle de l'architecture : affirmer des constances et des maîtrises, qui incluent des considérations sociales et environnementales, inhérentes au projet.

#### —À la recherche de la pratique

C'est presque tout naturellement qu'elle attribue à sa structure JKLN le sous-titre « Atelier laboratoire de recherche architecturale ». Alors que « l'atelier » célèbre une pratique qui se construit par la maquette et le plan, le « laboratoire de recherche » évoque l'attrait pour la recherche de l'architecte, qu'elle a construite pendant son master de recherche Théorie et démarche du projet de paysage, à l'ENSP Versailles, en 2010. Une expérience qu'elle développe aujourd'hui à travers l'enseignement et des projets plus réflexifs. En 2022, elle est lauréate de l'accélérateur de projets architecturaux et urbains innovants FAIRE du Pavillon de l'Arsenal, avec l'étude « Construire l'ombre », menée avec Gaël Le Nouène : une recherche sur les dispositifs et l'esthétisme pour renforcer la présence de l'ombre dans la ville. En parallèle, elle enseigne le projet à l'UCL – Loci Tournai, en Belgique. Un décentrement géographique, qui traduit, une nouvelle fois, sa volonté « de découvrir ce qu'il se fait ailleurs ».

Nicolas Houssais

(\*) En 2010, Jasmine Kenniche Le Nouène est diplômée de l'Ensa Paris-Belleville et obtient un master recherche Théorie et démarche du projet de paysage à l'ENSP de Versailles.



JKLN, 23 logements collectifs pour OPH PARIS HABITAT, Paris 13. © Gaïme Meloni



# Agence Bony Mosconi

## Léa Mosconi

### UNE ARCHITECTE-ENQUÊTRICE

Au rôle de l'architecte, Léa Mosconi (\*) assigne une fonction quasi vitale, essentielle pour décrypter un monde de plus en plus complexe et incertain. Dans cette optique, penser les lieux et la manière dont ils sont conçus, que ce soit à l'échelle architecturale ou urbaine, implique le filtre d'une conscience politique. Ce qui passe également par la théorie et la recherche, à ses yeux compatibles avec la pratique et qu'elle regrette de voir si souvent opposées. « Comprendre sans naïveté l'implication de nos gestes architecturaux nécessite d'avoir les bons outils », défend l'architecte, qui a commencé ses études auprès de la sociologue Monique Eleb et fait sa thèse – portant déjà sur l'écologie et son langage - sous la conduite de son confrère Jean-Louis Violeau. Des rencontres fondatrices qui l'ont éclairée sur les vertus de l'enquête. Ce qu'elle n'a par la suite jamais cessé de mettre en pratique, initiée qu'elle était à l'art du « détricotage », à savoir déployer un regard qui, au-delà de la pureté spatiale, s'attache à analyser les conditions et le jeu des acteurs participant d'un projet.

#### —Des passerelles multidisciplinaires

« Il y a tout un ensemble de paramètres qui échappent à notre discipline et en tant qu'architectes nous nous devons d'établir des passerelles, à des moments donnés, avoir la capacité de s'emparer d'outils issus d'autres champs, ce qui est d'autant plus vrai en ce qui concerne l'intégration du vivant », précise-t-elle. À cet égard, la programmation de la maison de l'architecture d'Ile-de-France témoigne de cette ouverture à d'autres formes de savoirs pour renseigner la fabrique de l'espace - avec des expositions consacrées au traitement du genre dans l'espace public ou encore à la reconfiguration de l'intimité en situation de migration.

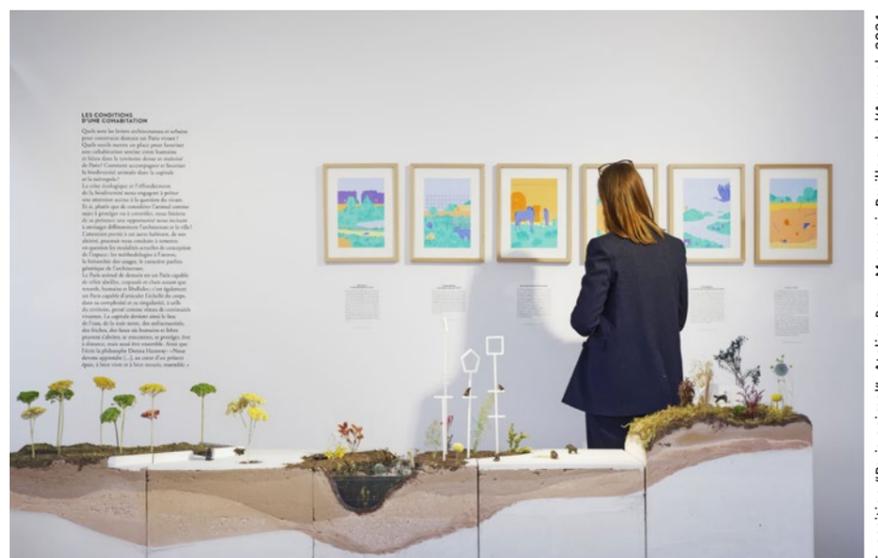
Dans ses projets de maîtrise d'œuvre, en majorité de la transformation, l'agence - fondée en 2015 avec Henri Bony - s'attelle à travailler avec cet existant qui donne aussi l'opportunité de créer des espaces singuliers et de sortir d'un cadre normatif qui assimile l'écologie à une punition. C'est dans cette perspective de décentrement que le duo construit patiemment une démarche « multipositionnée » qui emprunte volontiers aux méthodologies du philosophe Bruno Latour et de l'historien de l'art Abby Warburg. Dans un entre-deux pensé en tant qu'espace de confrontation entre la prospective, la pédagogie, l'histoire, l'existant, la pratique du dessin ou encore la gravure, il s'affaire à croiser des hypothèses. Sans s'effrayer du bizarre, voire en le cultivant, il lui importe de rendre visible des chemins de traverse. Parmi ses sujets de prédilection figurent la fiction, l'anthropocène, l'héritage des récits moderne ou encore l'animal, thème qui a fait l'objet d'une exposition au Pavillon de l'Arsenal en 2023.

#### —Mettre en scène le vivant

Intitulée "Paris Animal" cette dernière, emblématique de leur approche, se proposait de relire l'histoire de la capitale à travers le prisme de l'animal, figure par excellence de l'altérité. Ce qui, dans un contexte de crise écologique, a été l'occasion de porter haut la question du vivant et des vivants en imaginant d'autres modes de partage de l'espace entre des êtres différents. Une manière aussi de pointer les méfaits de l'anthropocentrisme, désormais inadapté à une réalité mouvante qu'il faut apprendre à mesurer dans toute l'étendue de sa diversité. Il est en effet grand temps d'arrêter de prôner des solutions toutes faites et bien pensantes, comme en témoigne le systématisme de l'isolation par l'extérieur « qui fabrique une ville lisse et sans anfractuosités allant à l'encontre du développement de la biodiversité ». Dans l'espérance d'un monde plus vertueux, l'enjeu est là et pourrait se résumer à une affaire de cohabitation : mettre en scène un vivant multiforme et composer avec ce qui est là, qu'il s'agisse d'un bâtiment à transformer ou d'habitants – humains et non humains - liés à un endroit. Un programme qui nécessite néanmoins de savoir lâcher prise et d'accepter de remettre en cause certains acquis de la discipline architecturale.

Alice Bialestowski

(\*) Docteure en architecture, Léa Mosconi est architecte HMONP diplômée de l'Ensa Paris-Malaquais, et commissaire d'exposition. Avec Henri Bony, elle a cofondé en 2015 l'atelier d'architecture Bony Mosconi. Elle est maîtresse de conférences en théories et pratiques de la conception architecturale et urbaine à l'ENSA Nantes, et présidente de la Maison de l'architecture en Ile-de-France.



Exposition "Paris animal", Atelier Bony Mosconi, Pavillon de l'Arsenal, 2024. © Camille Charbi



# Lieue

## Julie André-Garguilo

### POUR UNE ARCHITECTURE DE CAMPAGNE

En 2023, Julie André-Garguilo (1) entame un nouveau chapitre d'une carrière professionnelle qui l'a menée en une quinzaine d'années de la région parisienne à la création récente de son atelier en Corrèze. Entre-temps, elle a exercé durant quatre ans au sein de l'atelier Arpent, créé en 2019 à Cahors avec François Gendre, rencontré chez LA Architectures. Il y a quelques mois, la jeune femme a décidé de poursuivre son activité en solo, à Tulle. Elle a baptisé son atelier « Lieue », mesure préalable au système métrique, distance d'environ 4 kilomètres. Le terme évoque une échelle intime, humaine, tout en jouant sur la proximité sonore avec l'idée de localisation. « J'avais envie d'aller plus loin dans l'accompagnement au quotidien d'un projet, ce qui suppose de pouvoir prendre le temps. Je défends l'idée de l'architecte de campagne, sur le principe du médecin de campagne. Il s'agit de faire avec la pauvreté immédiate, les ressources proches, et le « déjà-su » : ces savoirs ancestraux qui ont périclité au profit de solutions standardisées. » Avec cette intime conviction que les territoires ruraux sont des terrains d'invention d'une nouvelle pratique architecturale. À Tulle, Julie André-Garguilo a installé son atelier dans un immeuble en bureaux partagés. Créée avec quatre autres associés, cette structure a pour objectif d'accueillir des entreprises ou associations engagées : une librairie d'occasion/maison d'édition locale (dont un des associés est engagé dans l'assainissement alternatif), une association féministe d'éducation populaire (Le planning familial) et une association d'accompagnement d'exilés en ruralités (JRS Ruralités). Pour le bailleur social Corrèze-Habitat, l'architecte a réalisé une étude urbaine sur Objat, commune de 5000 habitants au nord de Brive. Le bailleur s'étant porté acquéreur de plusieurs parcelles en centre-bourg, cette étude vise à anticiper sur les évolutions à venir, en intégrant le bâti existant et le patrimoine naturel, tel ce canal qui traverse le village et lui donne une qualité paysagère.

Durant dix ans d'expérience au sein de plusieurs agences parisiennes (Moatti-Rivière, Bruther, Barrault Pressaco, Atelier Landauer, LA Architectures), Julie a participé à de nombreux concours, tout en poursuivant une carrière de chercheuse et d'enseignante. Au fil du temps, un décalage est apparu entre sa pratique professionnelle et la prise de conscience d'une évolution nécessaire de son métier. « Le milieu de la construction s'est très structuré, avec des maîtres d'ouvrage de plus en plus professionnels. Outre les enjeux financiers, l'importance des normes tend à segmenter les métiers, avec le risque que l'architecte arrive en bout de chaîne. Je crois personnellement à la pluridisciplinarité, à l'enchevêtrement des points de vues comme des échelles. »

#### — Sur les terrains de l'enseignement et de la recherche

Ce cheminement vers une conception au plus près du territoire a été rendu possible grâce à sa charge d'enseignante à l'Ensa de Clermont-Ferrand. « La stabilité financière procurée par ce poste me permet de mettre ma pratique au service d'intérêts publics. Comme architecte libérale, je peux absorber des projets peu rentables, là où les agences sont contraintes d'équilibrer avec des gros projets. » Un choix qui lui laisse aussi plus de temps pour poursuivre ses recherches. Après sa thèse soutenue en 2020, consacrée à la célèbre Architectural Association School de Londres (2), la jeune femme souhaite poursuivre la recherche, cette fois, sur les territoires ruraux, avec l'envie d'établir une généalogie des « écoles de la ruralité ». Des travaux qui bénéficieront aussi de son expérience du terrain en Corrèze.

Mathieu Oui

(1) Julie André-Garguilo est diplômée en architecture en 2010 de l'Ensa Paris-Est, où elle obtient son habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre en 2011. Après avoir suivi le DPEA de formation à la recherche à l'Ensa Paris-Belleville, elle soutient sa thèse de doctorat en architecture à l'Université Paris-Est en 2020.

(2) « La fabrique de l'Architecte extraordinaire. L'Architectural Association School 1964-1983 », sous la direction de Jean-Louis Violeau, Université Paris-Est.



Transformation d'une ancienne école en logements, atelier d'artiste et locaux commerciaux à Albi. © Atelier Arpent



## Marguerite Pueyo Justine Lajus-Pueyo, Margaux Moinard et Margot Rieublanc

### UNE CERTAINE ÉCOLOGIE DE L'ATTENTION

Marguerite Pueyo vit dans un appartement de Charlotte Perriand, aux Arcs 1600. Ou peut-être dans une grange de Pennsylvanie. En ce moment, c'est affairée à la réhabilitation d'une maison de béton et de moellons, conçue dans les années 1960 par Michel Sadirac à Saint-Quentin-de-Caplong (Gironde) que vous la trouverez, glissant de filiformes menuiseries bois dans les épaisses maçonneries existantes, ou testant un revêtement de terre cuite pour le plancher chauffant d'origine. Marguerite Pueyo est une fiction imaginée et incarnée par trois architectes diplômées de l'Ensap Bordeaux, sensibles à l'échelle domestique et à la raison constructive de l'existant, principal lieu de leur engagement. « Nous nous intéressons à la dimension palpable des espaces, celle qui se vit à toutes les heures de la journée et dont il faut prendre la mesure ; dont il faut s'imprégner pour comprendre les dimensions de tous les détails qui en fondent la pérennité », détaillent Justine Lajus-Pueyo, Margaux Moinard et Margot Rieublanc (\*) d'une même voix. Sans le savoir peut-être, elles décrivent cette « écologie de l'attention » imaginée par le philosophe Yves Citton et qu'entretiennent contre vents et marées quelques architectes, face à la dissipation et l'efficacité que vante notre société avare de temps. La pratique réflexive de Marguerite Pueyo est également nourrie du passage de Margot Rieublanc par les sciences sociales, où, inspirée par Éric Chauvier et son « anthropologie de l'ordinaire », elle apprivoise le caractère subjectif de la connaissance. Car, au fond, « le bureau n'est pas le lieu où l'architecte travaille réellement. C'est sur le terrain que le projet s'élabore vraiment ».

#### —Honnêteté constructive et évidence climatique

Cet attrait pour la lenteur et l'attention aux choses est certainement né lors d'un voyage initiatique en 2019, road-trip de trois mois aux USA -de ceux qui font rêver les jeunes passionnés-, partagé avec l'architecte Alexia Menec. Grâce à la bourse Delano & Aldrich/Emerson, elles sont parties relever à main levée l'architecture vernaculaire, savante et populaire de l'Est américain. Granges de Nouvelle-Angleterre, constructions des shakers, maisons de Louis I. Kahn, mythiques « log cabins », « dogtrot », « shotgun », etc. Il s'agissait de dessiner pour comprendre les discrètes qualités de ces « architectures intuitives ». Rassemblés dans un beau livre (*What about vernacular?*, Parenthèses, 2023), les traits fins et précis du carnet de voyage restituent l'honnêteté constructive et l'évidence climatique des ouvrages étudiés. « Nous imaginions que ces dessins allaient nous servir à travailler simplement, qu'ils allaient constituer une sorte de « bibliothèque » de sensations pour nous », témoignent les autrices, qui, comme nombre de leurs contemporains, lisent dans l'architecture magnifiant ressources et savoir-faire séculaires, la clarté d'une réponse adaptée aux enjeux écologiques de frugalité.

#### —Travailler la ruine

Pour autant, Marguerite Pueyo n'est jamais encline au pittoresque. Avec ces dessins, il s'agissait de comprendre l'intelligence constructive à l'œuvre autant que de récolter un récit d'habiter. Dans les projets de l'agence, cette philosophie pragmatique se traduit par une manière d'aborder l'existant tel qu'il est, sans hiérarchie de valeurs entre ses histoires multiples, entre le trivial et le précieux. « Travailler sur la ruine, pas à partir des plans d'origine. » Cette manière d'aborder le réel est peut-être imprégnée

des expériences belges de Justine Lajus-Pueyo et cette culture de la transformation intelligible, qui considère que les éléments structurels déjà en place ont d'abord une valeur d'usage. Pour toutes, le voyage aux États-Unis a, en réalité, fini d'enraciner la question de la construction dans la culture de l'agence. « Au-delà de l'esthétique, il s'agit de comprendre au quotidien de quoi les murs sont faits », rapporte Margaux Moinard, témoignant de l'appétit retrouvé des jeunes professionnels pour la mise en œuvre, à la faveur d'un engagement écologique, après des décennies d'une culture désincarnée de la construction tout béton.

Pour la réhabilitation d'une grange au cœur de la forêt des Landes, c'est l'identification du système constructif existant qui structure l'intervention de Marguerite Pueyo. La nouvelle enveloppe se joue des colombages pour augmenter les ouvertures des chambres installées dans les anciens box à chevaux. Il a fallu convaincre les artisans de prendre le temps de mettre en œuvre du torchis chaux-chanvre, plutôt que d'opter pour des matériaux industrialisés, certes plus économiques mais moins performants. Auprès des bailleurs et des particuliers, dans la rénovation des grands ensembles, des immeubles de rapport et des petits pavillons, Marguerite Pueyo défend une pensée constructive contextualisée. « Il s'agit d'être raisonnés et raisonnables », revendiquent Justine Lajus-Pueyo, Margaux Moinard et Margot Rieublanc, reprenant le cri de ralliement d'une génération tout entière.

Margaux Darrieus

(\*) Justine Lajus-Pueyo et Margot Rieublanc sont diplômées de l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux en 2015. Elles cofondent l'agence Marguerite Pueyo à Bordeaux en 2020, et sont rejointes en 2022 par Margaux Moinard, diplômée de l'Ensap Bordeaux en 2019. L'agence est lauréate des Ajap-Albums des jeunes architectes et paysagistes 2023.



Le Magnot. Rénovation d'un ensemble de granges en logements. Saint-Julien-en-born (40). © Justine Lajus-Pueyo



## Meat

### Claire Vernhes, Lucille Bricks, Camille Chastanet, Clara Delmond et Justine Caussanel

## ÉLARGIR LE REGARD SUR L'ARCHITECTURE

C'était le surnom qu'ils s'étaient choisi durant leurs années d'études, et cela leur est resté. Meat architectures & territoires (\*) réunit Lucille Bricks, Justine Caussanel, Camille Chastanet, Clara Delmond, Félicien Pecquet-Caumeil, Adrien Picandet, Simon Portelas et Claire Vernhes. Ce patronyme, on peut l'entendre de multiples façons, suivant qu'on le lit ou qu'on l'entend, une envie de ne pas trop fermer les choses, comme un appel à l'imaginaire. L'aventure commence en 2010 sur les bancs de l'École d'architecture de Clermont-Ferrand au sein du master Entre ville, architecture et nature (Evan), dont ils sortiront diplômés en 2015. Une partie de la bande poursuivra en DSA d'architecte-urbaniste à Paris Est. Aujourd'hui, l'agence est présente sur trois sites, à Paris, non loin du Père Lachaise, à Clermont-Ferrand et à Donzenac, petite commune de 3000 habitants en Corrèze. « Nous sommes tous associés à parts égales, avec une volonté d'équité dans la responsabilité des projets », précisent Claire Vernhes et Camille Chastanet, qui se font les porte-parole du groupe. Une absence de hiérarchie qui nécessite une certaine organisation et la mise en œuvre d'outils rigoureux « afin de ne pas spécialiser les personnes sur les questions administratives, la conception ou le projet ». Une telle organisation offre l'avantage d'une certaine souplesse dans l'exercice du métier. « Nous ne travaillons pas tous à plein temps, renchérit Camille. Chacun peut choisir d'exercer à temps partiel pour avoir une autre activité comme l'enseignement ou la recherche. »

### —L'Espagne et la Martinique au fondement

Si l'on remonte la courte histoire de Meat, constituée en SAS en 2021, deux projets apparaissent fondateurs, bien qu'éloignés de leur base. « Nous défendons une architecture située qui n'est pas pour autant contrainte à un ancrage géographique. Si l'on a beaucoup travaillé dans notre région d'origine, l'ailleurs nous nourrit aussi », souligne Claire. Cet ailleurs passe d'abord par le Sud de l'Europe et l'Outremer. En 2017, à peine diplômés, les membres de Meat sont lauréats d'Europas 14 avec une équipe espagnole sur un village d'Extremadure, La Bazana, autour d'un projet de coopérative agricole. En parallèle, les futurs associés s'engagent sur une opération de relogement au Prêcheur, commune côtière martiniquaise menacée par la montée des eaux et l'érosion. Un projet que les deux jeunes femmes qualifient de « fleuve », fait de ramifications multiples, sur lesquelles les huit associés sont toujours engagés aujourd'hui. Ayant remporté une partie des lots de logement, ils proposent de relancer la filière de terre crue dans l'île. Un prototype en bloc de terre comprimée, technique nécessitant moins d'eau, de temps et de surface de séchage, a été réalisé; un permis de construire a été déposé. Mais cette mission s'avère au long cours, avec encore de nombreuses conditions à remplir, notamment l'obtention d'une Atex, l'enjeu portant sur toute la zone littorale. « Un tel projet dépasse la seule dimension architecturale pour aborder des questions sociales, économiques et juridiques », souligne Camille. Comment intégrer le risque climatique en territoire outre-mer, quand les normes sont envisagées depuis la métropole ? Comment aider un territoire confronté à des cycles de destruction/reconstruction à être plus autonome ? « Nous défendons l'idée qu'il devrait y avoir plusieurs modes de reconstruction et pas uniquement le béton armé, par le développement de filières économiques endogènes reposant sur des ressources et savoir-faire du territoire. » Ce souci des matériaux et compétences en connexion d'un lieu, on le retrouve aussi dans l'usage de bardeaux de châtaignier pour la toiture de la halle d'Archignac en Dordogne, ou par la valorisation des déchets de l'ardoise pour un sol de

béton destiné au réaménagement d'une place à Donzenac. Avec une vingtaine de projets menés en parallèle, les associés interviennent sur de multiples fronts : maîtrise d'œuvre architecturale, urbaine et paysagère, assistance à maîtrise d'ouvrage, programmation, recherche académique, contributions à des expositions/publications, etc.

### —Nomination au palmarès des jeunes urbanistes

Depuis trois ans, Meat est engagé dans un programme de résidence financé par la région Grand Est, en collaboration avec l'atelier Incipit à Lyon. La mission consiste à séjourner deux fois cinq jours dans une commune de la région, pour établir, en dialogue avec les acteurs, habitants, pouvoirs publics, un plan-guide pour le développement du territoire. Là encore, la question des ressources matérielles et immatérielles est envisagée dans une perspective large, par exemple « en intégrant la question du changement climatique et ses conséquences sur la qualité de l'habitat. » En trois ans, ce ne sont pas moins de 16 résidences que les associés ont conduites, débouchant parfois sur des missions de maîtrise d'œuvre pour des espaces publics. L'agence vient aussi de rendre son diagnostic sur la rénovation de 302 logements HBM porte d'Aubervilliers à Paris, avec une forte problématique de précarité énergétique. Une partie de la réflexion porte sur la réutilisation des cheminées des immeubles en ventilation naturelle par tirage d'air, dans une approche sans assistance électrique, volontairement low-tech. L'agence développe volontiers des projets avec d'autres partenaires. Elle partage d'ailleurs ses locaux du XI<sup>e</sup> arrondissement avec trois autres agences d'architecture. Signe que l'engagement de Meat commence à être reconnu, elle vient d'être nommée au palmarès des jeunes urbanistes, avec un accent mis sur la question du risque (érosion côtière, inondation, séisme...). Toujours dans cette vision élargie de transformer ce dernier en atout, avec la résilience comme possible horizon.



Expérimentation d'une filière de construction terre crue, Meat architectures avec Kernet bâtisseur, Martinique, 2020. © Meat architectures

Mathieu Oui

(\*) Architectes diplômées de l'Ensa Clermont-Ferrand en 2015, Claire Vernhes, Lucille Bricks, Camille Chastanet, Clara Delmond et Justine Caussanel cofondent avec Félicien Pecquet-Caumeil, Adrien Picandet et Simon Portelas, Meat architectures et territoires en 2021. Claire Vernhes est également diplômée du DSA "architecture et urbanisme" de l'Ensa Paris-Est en 2016, et Clara Delmond du cycle urbanisme de Sciences Po. Elles et ils enseignent dans diverses écoles en France (Ensa Clermont-Ferrand, Ensa Paris-Est, Ensa Paris-La Villette, etc.).



© Kaname Onoyama

## New South Meriem Chabani

# PENSER L'ARCHITECTURE PAR LES MARGES ET LES VULNÉRABLES

« Sommes-nous capables d'inverser les dynamiques de pouvoir autour de la Méditerranée ? » s'interrogeait en 2015 Meriem Chabani (\*), dans une exposition montée avec d'autres jeunes diplômés de l'Ensa Paris-Malaquais. « Nos projets, qui prenaient comme cas d'étude des territoires non occidentaux, s'intéressaient aux "mondes majoritaires", là où le plus de personnes vivent mais dont nous observons une minorisation durant nos études. Il nous semblait qu'il fallait démontrer la légitimité des suds à donner des leçons. »

Près de dix ans ont passé. Sommes-nous désormais capables de prendre pour modèles des territoires où l'espace se fabrique depuis longtemps en tension avec la rugosité du climat et parfois l'instabilité géopolitique, en tirant profit de ressources matérielles localisées et biosourcées, et en déployant fortement l'impact social et culturel du projet architectural ? C'est, en tout cas, ce que souhaitait démontrer la Biennale de Venise 2023 et sa commissaire générale, Lesley Lokko. Dans le pavillon central des Giardini, Meriem Chabani et son associé au sein de l'agence New South, John Edom, présentaient un tapis figurant « un espace diasporique » — comprendre, les continuités spatiales que fabriquent les déplacements d'objets et d'usages par-delà les frontières, au fil des migrations de trois générations de femmes entre la France et l'Algérie.

### —À l'intersection de problématiques diverses

« Relier pensée décoloniale et défis écologiques est le signe d'un renouvellement profond de l'architecture », veut croire Meriem Chabani, dont l'enthousiasme communicatif facilite le dialogue autour de ces sujets difficiles, à peine émergents dans le monde de l'architecture française. Car si Meriem Chabani a toujours un pied à Paris, ses yeux sont tournés au-delà des frontières géographiques et mentales du pays, d'où elle ramène références intellectuelles et architecturales avancées sur ces sujets, pour les transmettre à ses étudiants de l'Ensa Paris-Malaquais. De sa formation dans cet établissement, elle retient la possibilité de penser l'architecture comme un espace à l'intersection d'une diversité de problématiques en investissant la dimension matérielle de cette rencontre, « notre responsabilité en tant qu'architecte ». Le premier projet de New South — qui, au moment de le débiter en 2016, se nomme encore TXKL et compte également l'architecte Etienne Chobaux —, est un centre culturel en Birmanie, conçu avec François Le Pivain et l'agence locale, Statement architecture. Déjouant l'imaginaire de la modernité des commanditaires et des futurs usagers, les architectes proposent un bâtiment compact fait de briques fabriquées localement ; dont la conception et la construction deviennent un événement fédérateur pour sa communauté.

Loin de la caricature d'une approche tiers-mondiste, Meriem Chabani revendique s'intéresser aux situations de marginalisation et de vulnérabilité des corps, des territoires, des genres, des minorités, etc. Dans le « manuel des petits chemins », recherche-action soutenue par le dispositif FAIRE du Pavillon de l'Arsenal, elle réalise avec John Edom et Étienne Chobaux, une cartographie des cheminements empruntés par les enfants des métropoles entre deux points d'intérêt, l'école et le parc. « L'aménagement d'une ville devrait être pensé depuis ses habitants les plus vulnérables », décrit celle qui souhaite « mettre la marge au centre », en reprenant à son compte les mots de la philosophe féministe Bell Hooks,

pionnière des questions « d'intersectionnalité » — comprendre d'imbrication des oppressions. En France, dans l'univers occidental-centré de l'architecture, ce type d'engagement est encore rare. Chez Meriem Chabani, il est nourri de lectures engagées, comme celle de la revue *The Funambulist* fondée par l'architecte Léopold Lambert.

### —Le droit à construire

La posture est politique, mais pas théorique. Car, de la recherche à la pratique, Meriem Chabani revendique un engagement protéiforme. Elle s'intéresse ainsi à une autre frontière en architecture, celle qui veut séparer ceux qui pensent de ceux qui font. « Il faut en finir avec cette fiction qui distingue les activités de recherche et de production et assumer notre positionnement d'architecte, constamment à la marge. La maîtrise d'œuvre doit être le lieu de la confrontation au réel de la boîte à outils fabriquée ailleurs, en imaginant des expositions, des recherches-action, des installations artistiques, etc. ». Avant de poursuivre, en empruntant par esprit de lutte, le ton de ceux qui entretiennent une domination masculine diffuse dans la profession : « En tant que femme, je revendique le droit à construire héroïquement. »

La marge est aussi une condition paysagère, un espace en tant que tel, que New South travaille. L'agence est actuellement impliquée dans la conception d'une mosquée à Paris, ouverte à des usages culturels et sportifs. Interrogeant les conséquences spatiales des croyances et leur portée publique, la réflexion s'élargit pour inventer une typologie spécifiquement locale de mosquée ; pour tisser un dialogue entre l'espace culturel musulman et le tissu urbain parisien, entre le profane et le sacré. « En France, on se méfie du sacré, regrette Meriem Chabani. Or on se coupe de quelque chose qui nourrit les architectes, c'est-à-dire la capacité de l'architecture à transcender les questions qui la traverse. » Des questions sociales les plus partagées, à celles les plus intimes.

Margaux Darrieus



Centre culturel et culturel, Paris XI<sup>e</sup> arr., NEW SOUTH. © NEW SOUTH

(\*) Meriem Chabani est diplômée de l'Ensa Paris-Malaquais en 2013. Elle est associée à l'architecte John Edom au sein de l'agence New South. Meriem Chabani enseigne à l'Ensa Paris-Malaquais, au Royal college of art de Londres et à la HEAD de Genève.

# Océane Ragoucy

## DE L'ENGAGEMENT CRITIQUE DE L'ARCHITECTE

« La parole et la présence de femmes expertes sont importantes dans toutes les strates de la société. Pas seulement par principe, mais aussi pour porter d'autres points de vue et renouveler les représentations, notamment à destination des plus jeunes. Si jamais une situation de non-parité se présente dans un événement public, vous avez toujours la possibilité de céder votre place à une femme, une collègue, une experte. » Avec aplomb et applaudie par le public, Océane Ragoucy (\*) introduit par ces mots la table ronde qu'elle anime à la Cité de l'architecture et du patrimoine le 30 mai 2023. Sur l'estrade, elle est entourée de quatre hommes en noir, urbanistes et paysagistes impliqués dans la fabrique du Grand Paris.

### —Chemins de traverse

Interroger les implications politiques des engagements des architectes, Océane Ragoucy s'y attelle avec ténacité dans un univers policé, où les normes intériorisées sont tenaces. Celle de la domination de la maîtrise d'œuvre sur les autres formes de pratiques des architectes est une autre de ses préoccupations quotidiennes. Elle s'est longtemps pliée à cette hiérarchie mais c'est désormais sans pudeur qu'elle se dit architecte, élaborant expositions, publications et enseignements pour aborder l'architecture comme un fait culturel et social. Autant de « pratiques critiques de l'architecture », comme pourraient être nommés ces chemins de traverse indispensables à la vivacité de la pensée architecturale, à son renouvellement en prise avec les enjeux environnementaux contemporains. Autant d'activités indispensables, d'après Océane Ragoucy, pour se relier à celles et ceux qui habitent et fabriquent aussi le cadre de vie, loin des agences. « Je me sens concernée par le devoir de responsabilité de l'architecte qui le pose en acteur du monde, capable d'étudier sa construction bien au-delà des questions de mise en œuvre ». Dans l'enquête « Histoires orales du travail à Paris », soutenue par le dispositif FAIRE du Pavillon de l'Arsenal, l'architecte chronique les métiers invisibles qui entretiennent la capitale (gestionnaires de pigeonniers contraceptifs, horlogers, livreurs à vélo, etc.) ; au fond, qui la construisent chaque jour. Dans son activité d'éditrice pour le quotidien en ligne AOC, elle valorise les sujets qui élargissent la question architecturale au-delà de l'édifice, instaurant les architectes en penseuses et penseurs du monde, et leurs outils, en moyens de compréhension des crises contemporaines.

### —Entre-deux mondes

Faire du lien entre les acteurs et les problématiques consiste en « un travail de montage, de coulisses, de production », décrit Océane Ragoucy, évoquant la technique cinématographique apprivoisée lors des études en arts et médias numériques qu'elle finalise au moment d'intégrer l'Ensa Paris-La Villette. Subtil portrait d'un autre « entre-deux mondes », son mémoire universitaire consacré à l'architecte Philippe Rahm pénètre l'épaisseur du personnage pour décrire une pratique oscillant entre art et architecture. À l'Ensa Paris-La Villette, l'apprentie architecte est aspirée par la conception. Les charrettes la détournent des études universitaires, mais les enseignements de sciences humaines et sociales entretiennent son inclination pour les travaux de recherche plus introspectifs. Elle intègre rapidement les agences d'architecture curieuses de ce profil atypique, entre théorique et pratique, pour les accompagner dans des

activités qui débordent la maîtrise d'œuvre. Chez LAN, elle contribue aux explorations éditoriales de l'agence, précurseuse dans la mise en récit de sa pratique. Chez SOA, elle défriche l'agriculture urbaine avec les fondateurs de l'agence. Chez TVK, elle infuse la pensée environnementale dans les discours et les projets, en même temps qu'elle la découvre en tant qu'étudiante du master Arts politiques de Sciences Po, le très select "Speap" fondé par le philosophe Bruno Latour. Partout son rôle est singulier, en grande proximité avec la fabrique du projet mais toujours un pied en dehors, à l'initiative d'expositions, de livres, de cycles de conférences, de sites internet. « Ce que je garde de la pratique du projet, c'est le travail itératif, la capacité d'évolution d'une pensée non figée, mais qui se met en forme », analyse Océane Ragoucy.

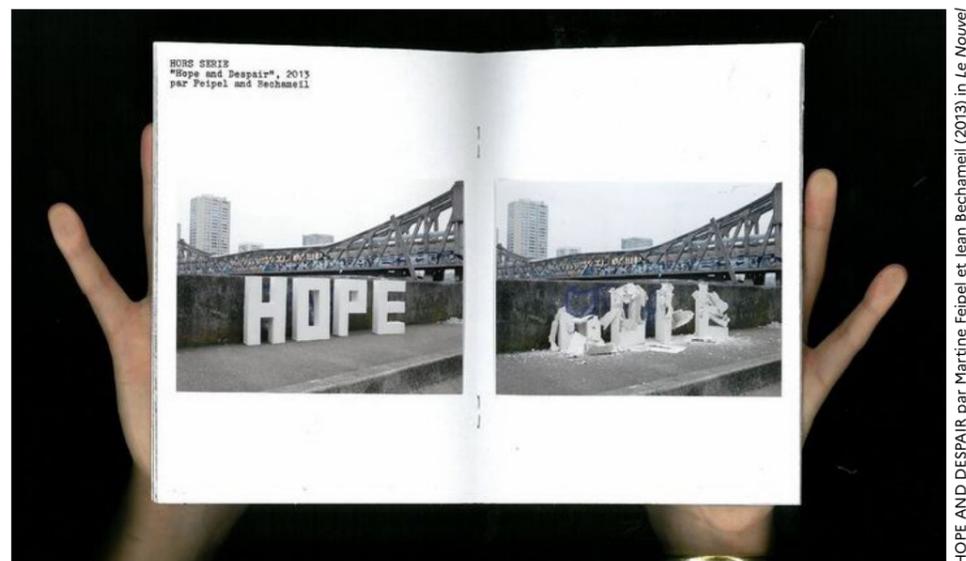
À l'époque, les « pôles de recherche » ne sont pas en vogue dans les agences. La légitimité de la production de connaissance en dehors des Ensa fait débat. Océane Ragoucy est l'une des pionnières à initier les maîtres d'œuvre à d'autres formes d'expression des problématiques socioculturelles qui travaillent l'architecture. Démêler ce qui relevait dans ses missions de la communication promotionnelle, de la stratégie de développement ou de la construction intellectuelle des architectes n'est pas simple. C'était certainement un peu tout ça à la fois ; participer aux débats d'idées étant aussi une manière de se faire une place sur le marché de l'architecture.

### —Déborder des catégories

« Je crois que je suis restée longtemps en agence pour justifier de ma position d'architecte, analyse rétrospectivement Océane Ragoucy. Aujourd'hui, peut-être parce que les lignes bougent plus que ce que l'on croit, je peux explorer des thématiques à travers des expositions ou des enquêtes qui seraient plus difficiles à mener en agence, car délicates à traduire en mission de maîtrise d'œuvre. » La curiosité des étudiantes et des étudiants en architecture pour ces pratiques alternatives, perçues comme une autre manière de traduire leurs préoccupations écologiques et leur engagement politique, participe assurément à leur reconnaissance. Conduira-t-elle jusqu'à celle de l'architecte comme d'un « intellectuel public » que proposait la revue Oase en décembre 2023, et débordant enfin d'une vision de l'architecture comme pure objet esthétique, et de l'architecte comme d'un designer ?

Margaux Darrieus

(\*) Océane Ragoucy est architecte HMONP, diplômée de l'Ensa Paris-La Villette. Elle est également titulaire d'un master recherche en arts et médias numériques (Paris I-Panthéon Sorbonne) et a été étudiante du Speap, le programme d'expérimentation en arts et politique fondé par le philosophe Bruno Latour à Sciences Po Paris. Elle enseigne à l'Ensa Paris-Malaquais.



HOPE AND DESPAIR par Martine Feipel et Jean Bechameil (2013) in Le Nouvel Esprit du Vandalisme n°3 - Seine-Saint-Denis Style (2015), co-édité par Laura Morsch-Kihn et Océane Ragoucy



## Office Zola Laure Gahéry

### PRENDRE SOIN DE LA TECHNICITÉ DU BÂTI

Laure Gahéry (\*) est de celles qui restent modestes, presque discrète quand elle aborde son parcours. Elle a pourtant appris en faisant, regrettant presque le côté très théorique de ses études d'architecture. C'est en Espagne qu'elle réalise que l'architecte est surtout un bâtisseur ; Eduardo Jiménez Artacho, enseignant à l'école d'architecture de Grenade, emmène ses étudiants sur des chantiers pour les confronter à la réalité constructive des projets. C'est un déclic pour Laure qui décide de se perfectionner en ingénierie technique du bâtiment. Une expérience du réel qu'elle mettra au service de l'un de ses anciens professeurs, Laurent Lagadec à Rennes, entre 2009 et 2013. Première collaboratrice, elle est aussitôt chargée d'habitat individuel et semi-collectif, où elle fait face à cette réalité constructive. Elle s'essayera ensuite à des projets d'envergure – hôtel de luxe la Zoologie à Bordeaux et médiathèque de Brest – chez Canal, auprès de Patrick Rubin et Annie Le Bot où on lui reconnaît une grande polyvalence. Laure rejoint ensuite Linda Gilardone et Axelle Acchiardo au sein de l'agence LA Architecture ; elle y assure le suivi de gros dossiers, comme des logements collectifs en bois en Ile-de-France. Pendant ce temps-là, Edouard Guyard travaille avec Axel Schoenert et DATA Architectes où il restera près de 10 ans et participera à des projets imposants tels que la fondation des Galeries Lafayette à Paris avec OMA ou encore des casinos en bord de mer.

#### —Du volume à la maquette

Forts de leurs expériences parisiennes, Laure et Edouard décident de quitter la capitale pour rejoindre Nantes et vivre une vie de famille plus apaisée. Ils dégagent un appartement atypique, anciennement usine de matelas, dont le plan presque japonais mesure 35 mètres de long par seulement 2,80 mètres de large. Dans le quartier Zola au nord de la ville, c'est à la fois un lieu de vie et de travail, qui donnera le nom à leur agence Office Zola. En 2019, ils emménagent dans des locaux du centre-ville au cachet haussmannien. Dès l'entrée, le regard est aussitôt attiré par les volumineuses maquettes qui jonchent les tables, bureaux et cheminées. Ici, celle de trois îlots de la ZAC de Pirmil Les Isles à Rezé, là celle de logements au bout de la Prairie au Duc sur l'île de Nantes, là-bas celle d'un futur tiers-lieu à Vannes dans une halle industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle. Des projets aux échelles variées et aux maîtrises d'ouvrage publiques comme privées. Ce qui les relie c'est la volonté de Laure et Edouard de garantir la compréhension du projet à travers cette représentation en volume. Pour Laure, « contrairement à la 3D, tout le monde peut être autour d'une maquette, c'est un bon outil d'échange. De plus, elle montre notre travail, notre implication et nos intentions en toute transparence. C'est rassurant pour la maîtrise d'ouvrage. » Pour Edouard, c'est surtout le gage d'une grande analyse de site puisque les plus grandes montrent les abords de la parcelle et prouvent la contextualisation du projet. Le duo en a fait son leitmotiv avec souvent plusieurs maquettes par projet : depuis la volumétrie globale en phase conception, jusqu'au détail de passage des fluides avant le démarrage des travaux. Et toujours dans cet esprit didactique, les deux architectes privilégient les axonométries éclatées qui révèlent toutes les couches d'un bâtiment, dessin explicite pour tous les yeux même les plus profanes. Car si cette réalité constructive est essentielle pour Laure Gahéry et Edouard Guyard, elle n'est valable que si elle est comprise de tous les acteurs du projet.

Laurie Picout

(\*) Laure Gahéry (1986) fait ses études à l'Ensa Bretagne à Rennes quand Edouard Guyard étudie à l'Ensa Val-de-Seine à Paris. C'est en Erasmus (2009) qu'ils se rencontrent à l'École technique supérieure d'architecture de l'université de Grenade en Espagne. Après plusieurs expériences chacun de leur côté à Rennes et Paris, ils créent Office Zola en 2018 à Nantes. L'agence reçoit le prix des Jeunes Architectes et Paysagistes Ligériens (JAPL) en 2020 et le prix européen 40under40 en 2022.



Transformation d'un chai en maison, Office Zola, Salles-sur-Mer (Charente-Maritime).  
© Javier Callejas

# Studio ACTE

## Estelle Barriol

### DE L'ESTHÉTIQUE DU RÉEMPLOI

Des étagères emplies de maquettes, de prototypes de détails constructifs et d'un stock de matériaux de réemploi. Voici le décor très sensoriel du studio ACTE, temporairement installé au sein d'un ancien entrepôt dans le cœur historique de Rotterdam. Cette ville, Estelle Barriol (\*) la découvre en master à l'Ensa Saint-Étienne, lors d'un voyage d'études piloté par l'architecte et enseignant Xavier Wrona, dans le cadre de son atelier « Architecture as a political practice ». Un enseignement qui, mêlé à ses expériences professionnelles au sein des agences rotterdamoises ZUUS puis Kempe Thill dans la continuité de son diplôme d'architecte, constitue le terreau de sa pratique engagée avec le studio ACTE, qu'elle fonde en 2020.

#### —Repenser le cycle et le langage du réemploi

Afin de répondre à l'urgence écologique, Estelle Barriol est convaincue que « le statut de la matière doit être repensé comme le germe de notre résilience ». Pour concevoir ses projets, elle s'appuie sur des matériaux issus du réemploi – principalement du bois et du plastique – et de ressources locales géosourcées telles que la terre crue. Ces matières, elle les assemble selon « une logique constructive qui s'inspire de l'architecture vernaculaire et des techniques de construction traditionnelles ». Alors que de nombreux projets architecturaux usant de matériaux réemployés en subissent le langage pauvre et hétéroclite, le studio ACTE développe une écriture soignée qui ne cherche pas à rendre compte d'un processus mais plutôt à noblir ces ressources pour générer le désir d'y vivre. Pour ce faire, cette esthétique se fonde sur des assemblages « nobles, secs, simples et démontables » capables de générer « une architecture flexible et régénérative ». La démontabilité des ouvrages étant permise par l'usage d'une trame structurelle, l'optimisation des sections et un travail précis du détail que lui a enseigné l'architecte Dominique Viguié pendant ses études. Au-delà des matériaux, le studio ACTE tente de « replacer l'artisanat et le chantier au cœur du processus de projet », en développant une pratique d'autoconstruction, comme pour la serre *Green House* montée dans le Brabant (Pays-Bas) en 2023, ou en organisant des chantiers éducatifs de découverte.

#### —Quand le matériau réinterroge le statut de l'agence d'architecture

Pour transmettre une connaissance complète du réemploi, le studio ACTE s'hybride et se diversifie. D'abord à travers le déploiement de recherches matérielles orientées vers les déchets, « la déconstruction et la circulation des éléments ». Puis, par le développement d'une expertise de sourcing de gisements de matériaux de rebut ou déstockés, qu'il collecte et entrepose dans ses locaux afin de nourrir une base de données et d'expérimenter des réusages par la maquette et le prototype, à diverses échelles.

Afin de confronter ses préceptes au réel, le studio ACTE répond à des concours de recherche appliquée, mais surtout engage lui-même des projets de micro-architectures, pavillons de jardin, serres, etc. Aujourd'hui se pose la question de s'atteler à la plus grande échelle à travers la conception d'une cathédrale du réemploi et la participation à un concours de bureaux à Montpellier, en collaboration avec le maçon-piseur Nicolas Meunier, Atelier Kempe Thill et Bollinger Grohmann : un bâtiment en pisé préfabriqué sur cinq niveaux, « incluant une véritable recherche thermique, constructive et d'approvisionnement des matériaux. »

Nicolas Houssais

(\*) Estelle Barriol, diplômée de l'Ensa Saint-Étienne en 2016, fonde en 2020 le studio ACTE, avant d'être rejointe par l'architecte Fanny Bordes. Aujourd'hui ACTE regroupe 4 personnes. Au sein du Studio Grounded Matter de l'Académie Van Bouwkunst de Rotterdam, Estelle Barriol enseigne la conception du projet par les matériaux bio- et géosourcés.



Studio ACTE, Tree House, Amsterdam, Pays-Bas (2022). © Strijn Bollaert

# Flora Bonnemé

## PASSEUSE D'ARCHITECTURE

Trop d'architectes d'aujourd'hui - dans un corporatisme réducteur, entretenu par la peur de se voir écartés de l'acte de bâtir - font valoir la supériorité de la maîtrise d'œuvre sur toutes autres formes de pratiques professionnelles menées par les diplômés des Ensa. Pourtant, preuve de la diversité des possibles qu'offre la formation à l'architecture, nombreux sont ceux qui s'engagent sur d'autres chemins que la conception... sans se sentir moins architecte pour autant. Cartographier leurs parcours relève d'un enjeu de reconnaissance pour eux, autant que de visibilité pour tous les architectes impliqués dans la société. Flora Bonnemé (\*) fait partie de ceux-là. « J'ai l'impression d'être plus que jamais connectée à l'architecture », rapporte ainsi la fondatrice de la librairie en ligne Techné bookshop. Contrairement aux idées reçues qui entretiennent le mythe de l'architecte-auteur comme seule aspiration des étudiants des Ensa, il ne s'agit pas pour elle d'une reconversion urgente après une confrontation ratée à la dure réalité de la maîtrise d'œuvre. « Etre libraire n'est pas un évitement, je considère que ce sont mes études à l'Ensa Toulouse qui m'ont menée jusque-là. Je n'ai pas le quotidien que celles et ceux qui pratiquent, et n'engage certainement pas les mêmes responsabilités. Mais je participe au même titre qu'elles et eux à ce que cette profession soit utile. »

### —Chaîne du livre

« À l'école, je cherchais l'émotion architecturale dans les monographies des maîtres portugais Siza et Souto de Moura. A l'agence, j'avais le sentiment de m'assécher », se souvient celle qui place haut la culture architecturale, dès ses premières années de formation. La librairie du Centre Pompidou, à Paris, lui donne sa chance pour assouvir sa curiosité pour l'imprimé. De 2020 à 2021, Flora Bonnemé y apprivoise la fameuse chaîne du livre, vaste monde où collaborent de multiples savoir-faire, du graphiste au relecteur, des auteurs aux distributeurs. « L'édition est un univers très codifié où les rôles se répartissent entre une diversité d'acteurs. Et comme les architectes dans le monde de la construction, les libraires constituent une profession très fragile, à l'économie précaire. »

Derrière l'égal, Flora Bonnemé est à sa place : elle épaula les autres architectes dans la construction d'un large corpus de références et stimule cette culture générale exigeante, indispensable à la conception architecturale. « Les réponses aux questions enchevêtrées et complexes que pose un projet ne peuvent se trouver seul, derrière un écran d'ordinateur. En grec ancien, la technè harmonise le savoir et le faire dans un seul geste. » Dans ce sens, les limites physiques de la grande librairie métropolitaine lui apparaissent très vite. « Tous les architectes ne sont pas à Paris. De même que d'autres sélections sont possibles, d'autres rayonnages sont à imaginer. » Elle se souvient de ces « relevés habités » de la ZAD de Notre-Dame des Landes, entrepris par des étudiants en arts décoratifs, accompagnés des photos de Cyrille Weiner dans un beau livre entrepris par l'architecte et enseignant Christophe Laurens (Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre, éditions Loco, 2018). Dans quel rayon ranger l'ouvrage, à la fois restitution d'une enquête ethnographique et essai sur la démocratie ? De la sociologie à l'histoire, en passant par l'artisanat et la théorie architecturale, la ligne éditoriale de Techné est ainsi née, rassasiant l'envie d'entreprendre de Flora Bonnemé – propre, peut-être, au tempérament des architectes.

### —Répertoire des formes possibles

C'est depuis La Réole, petit village girondin, qu'elle poste les commandes passées chez Techné, « pour avoir un pied dans la promotion des zones rurales et mettre en avant des livres plus discrets, en dehors des grands circuits de diffusion et des grandes maisons d'édition ». L'approche est complémentaire, d'après la librairie, de celles de ses confrères plus installés. Pour la jeune architecte, plonger dans le monde du livre, c'est aussi interroger plus fondamentalement les manières de faire de ses contemporains, pour qui le livre est à la fois une méthode, une archive et une manière de mettre en partage qui les engage dans une collaboration avec d'autres métiers, liés à la production de textes et d'images. Chez ses clients, Flora Bonnemé observe que la consultation des monographies ne décroît pas, preuve que « les architectes apprentis et confirmés ont besoin d'entretenir un répertoire des formes possibles ». De même que le travail d'édition qu'opèrent les agences en fabriquant leur propre catalogue raisonné, de plus en plus tôt dans leur pratique, l'intrigue. « Les architectes d'aujourd'hui ne sont pas avares en publications auto-réflexives. S'agit-il de réaliser un portfolio augmenté, plus précieux qu'un livret imprimé ? Ou cela relève-t-il d'un véritable désir de raisonner sa pratique ? » s'interroge la librairie. En réalité, on le sait, dans un univers où se distinguer est la pierre angulaire de l'accès à la commande, éditer un livre a un atout non négligeable : celui de faire exister l'architecte dans les bibliothèques.

En plus de la vente en ligne d'ouvrages finement sélectionnés, Flora Bonnemé conseille les bibliothèques des écoles d'architecture et les institutions dans le cadre d'événements (conférences, ateliers, etc.), que la version nomade de Techné accompagne à la demande. Peuvent s'y adosser d'autres activités propres à la médiation architecturale, comme des rencontres avec des auteurs ou des lectures pour enfants. Car Flora Bonnemé donne, comme à l'architecture, une portée culturelle à l'achat d'un livre : au-delà d'être un acte individuel et occasionnel dématérialisé, cela doit être l'occasion, dans la réalité, d'une expérience collective et partagée.

Margaux Darrieus

(\*) Flora Bonnemé est diplômée de l'Ensa Toulouse en 2013 et obtient son habilitation à la maîtrise d'œuvre en son nom propre à l'Ensa Paris-Malaquais en 2017. Elle fonde en 2021 la librairie en ligne Techné Bookshop, spécialisée dans l'architecture, l'art et l'artisanat.

